LA GAZETTE
Cinéma garanti sans 3D
UTOPIA
CINEMAS
ignoti nulla cupido

5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ARRÊT ST ELOI • 04 67 52 32 00 • WWW.CINEMAS-UTOPIA.ORG

LES FILLES D'OLFA

Film documentaire-fiction écrit et réalisé par Kaouther BEN HANIA
Tunisie 2023 1h50 **VOSTF**
avec Hend Sabri, Nour Karaoui, Ichraq Matar, Majd Mastoura et dans leurs propres rôles Olfa Hamrouni, Eya Chikaoui, Tassyr Chikaoui…

Festival de Cannes 2023 – Œil d'or du Meilleur film documentaire

Tout part de l'histoire, fortement médiatisée en Tunisie, d'Olfa Hamrouni. Olfa, la mère courage, mère célibataire de quatre filles, qu'elle a élevées avec tendresse et néanmoins fermeté dans une Tunisie qui oscille, vacille parfois, entre libéralisation des mœurs et rigorisme islamique. Quatre filles aussi dissemblables que peuvent l'être, à quelques années d'écart, les membres d'une sororie pareillement éduquée dans le respect des traditions, mais ouverte aux vibrations du monde, pouvant pour certaines allier une foi sincère et une passion dévorante pour les décibels tueurs de tympans du death metal. Quatre filles nées et élevées dans un rapport ambigu aux hommes et au mariage, par une femme mariée de force à un homme qu'elle ne désirait pas et qui n'aura eu de cesse, de viols matrimoniaux en amours déçus, de maîtriser, seule, sa vie et celle de ses enfants. Quatre filles dont on apprend au début du film qu'il ne lui reste à présent que les deux cadettes – les deux aînées sont parties depuis des années rejoindre Daesh via la Lybie, « dévorées par les loups ».

LES FILLES D'OLFA

Olfa et ses filles, c'est alors du pain béni pour les médias tunisiens, qui n'en finissent pas de jouer des réactions contrastées que l'affaire suscite dans la société, entre empathie ou au contraire stigmatisation de la mère. Mais pour Olfa et ses filles, l'urgence est à l'apaisement, à la compréhension et à la reconstruction. Plutôt que de se lancer dans le documentaire qui lui démangeait la caméra, Kaouther Ben Hania, cinéaste tunisienne reconnue *(Le Challat de Tunis, La Belle et la meute*…), leur propose alors de tenter de mettre en place autre chose. Un objet hybride entre doc, fiction, chronique, journal de bord… un dispositif dont elles auraient le contrôle et qui leur permettrait, en se racontant, d'expliquer et de comprendre les rouages de leur histoire, de se redécouvrir, pourquoi pas de panser leurs plaies. Et ô miracle !, ça marche !

Les Filles d'Olfa est donc un film qui raconte le film en train de se faire : une fiction où les deux filles absentes sont incarnées par des actrices, Olfa elle-même ayant une « doublure » pour les scènes émotionnellement trop difficiles – les deux sœurs cadettes désormais proches de l'âge adulte jouant leur propre rôle. Tout en bienveillance et en pudeur, la réalisatrice guide à peine les échanges, laisse les trois femmes raconter les scènes, se compléter, parfois se contredire sur un détail – et diriger elles-mêmes les comédiennes qui incarnent les sœurs et la mère. Ce pourrait être austère, froid, théorique, conceptuel, prétentieux, bref : somptueusement emmerdant… or, non ! C'est beau, c'est frais, c'est juste – c'est même joyeux – et subtilement émouvant. Une fois n'est pas coutume, une véritable « magie du cinéma » (la fameuse !) opère, et le dispositif, pourtant plus que visible, s'oublie instantanément, se fond harmonieusement dans cette histoire superbe, poignante, qui reprend vie sous nos yeux embués. Sans une once de voyeurisme, l'émotion, parfois jouée, parfois simplement captée, affleure à chaque instant, passant du drame au tragi-comique dans des enchaînements que de toute évidence seule la vie sait scénariser.
On ne sait pas si le film aura contribué à « guérir » Olfa et ses deux filles de cette perte, mais on est profondément reconnaissant envers Kaouther Ben Hania d'avoir su, avec toute la douceur du monde, entrouvrir une porte sur leur histoire, troublante, bouleversante. Et nous nettoyer la tête de bien des préjugés.

Testez gratuitement nos vélos
dans nos 2 magasins

Cyclable Castelnau
3 place Charles de Gaulle
34170 Castelnau-le-Lez
09 74 04 17 70

Cyclable Montpellier Sud
290 avenue Théroigne de Méricourt
(port Marianne)
04 67 82 88 31

cyclable

CAFE ZAPATISTE

La démarche de l'association MutVitz 34, est de construire un échange avec la coopérative de producteurs zapatistes *Yachil*, située au Chiapas. Nous vous proposons de le faire ensemble en participant à l'achat collectif du café vert (bio).
Le café est ensuite torréfié localement. Tout le bénéfice est intégralement reversé aux organisations zapatistes.

Pour Montpellier, le cinéma Utopia est le distributeur.
Renseignements : 06.24.57.54.55
mutvitz34@laposte.net

Mettez votre PUB Dans la Gazette
montpellier@cinemas-utopia.org
04 67 52 32 00

VERS UN AVENIR RADIEUX

(IL SOL DELL'AVVENIRE)

Nanni MORETTI
Italie 2023 1h35 **VOSTF**
avec Nanni Moretti, Margherita Buy, Silvio Orlando, Barbora Bobulova, Mathieu Amalric…
Scénario de Francesca Marciano, Nanni Moretti, Federica Pontremoli et Valia Santella.

On ne pouvait pas rêver mieux : il y a dans *Il Sol dell'avvenire* tout ce qu'on aime et admire chez Nanni Moretti. Il y a son humour, incisif et tendre à la fois. Il y a son goût spontané pour le commentaire politique des petits actes individuels comme des grandes évolutions de son pays. Il y a le cinéma, ses travellings, sa ville de Rome, des airs populaires (souvent chantés, parfois dansés), des histoires de famille, sa troupe d'acteurs fidèles, notamment l'excellent Silvio Orlando et la magnifique Margherita Buy… Et puis il y a Nanni Moretti lui-même dont la présence à l'écran, comme toujours, décuple l'adresse directe et personnelle que représentent ses films aux spectateurs que nous sommes. Voir un film de Nanni Moretti, c'est entrer dans son monde, s'amuser de ses névroses, partager ses espoirs, ses colères contre la bêtise humaine. C'est rire et pleurer avec lui au gré des événements qui surgissent. Moretti, c'est un peu la conscience du cinéma italien : tous ses films peuvent être vus comme des états des lieux politiques et émotionnels de la société. Et on a le sentiment que ce nouveau film tient lieu de bilan : définitivement, les temps ont changé, Nanni a délaissé sa légendaire Vespa pour une trottinette électrique, et prépare un tournage auquel personne ne semble rien comprendre. Tout fout le camp et notre cinéaste et son double à l'écran entrent dans une difficile quête créatrice et intime dans ce film drôle, poignant et gorgé d'autodérision.

L'alter ego du cinéaste s'appelle ici Giovanni, le vrai prénom de Moretti, et tente de réaliser un film historique sur le parti communiste italien à travers le cas de conscience d'un couple à la tête d'une antenne locale du parti qui, en 1956, accueille une troupe de cirque hongrois au moment où Moscou envoie les chars dans Budapest pour réprimer l'insurrection populaire. En filmant ce couple tiraillé entre indignation sincère et fidélité à la ligne du parti, Giovanni est persuadé de tenir un moyen d'exprimer l'erreur fondamentale de toute la gauche italienne. Pour lui, c'est comme si c'était maintenant : du politique à l'intime, cet épisode historique condense à lui seul les enjeux qui traversent toute l'Italie d'aujourd'hui !
Mais voilà, Giovanni s'en désole : la jeune génération ignore tout de l'importance du parti communiste dans l'histoire de son pays, l'actrice principale conteste sa vision du script, y voyant davantage une comédie romantique qu'un grand film politique. Plus encore, la femme de Giovanni cherche le meilleur moment pour le quitter, sa fille a un mystérieux amant (on vous laisse découvrir…) et son producteur français au bord de la faillite (l'extravagant Mathieu Amalric) veut vendre son film à Netflix… Bref, Giovanni est au bout du rouleau et c'est l'occasion pour Nanni Moretti de se croquer volontairement en personnage un peu vieux jeu, volontiers imbu de lui-même, déversant avec une articulation exagérément détachée ses obsessions personnelles et ses visions moralistes à qui passe par là. Rien ne va, donc, mais il va pourtant bien falloir mener à bout ce tournage où – de l'Histoire à sa propre famille, de la politique aux sentiments – tout semble se confondre à la vie comme à l'écran.

Dans les films de Moretti, l'état de l'Italie et la santé de ses personnages ne sont jamais très éloignés. En filigrane de ce nouveau film au titre sarcastique, c'est la pertinence de son cinéma dans une société profondément changée et sa position d'homme-cinéaste (qui a dit boomer ?) que Moretti prend le temps de questionner. Et ce qui frappe, c'est l'absolue cohérence avec laquelle le cinéaste élabore sa réponse aux siens et au monde, ne cédant rien à la facilité, maîtrisant avec exactitude le moindre des effets qu'il produit. Et on peut le dire sans rien gâcher : réinvention, il y aura, jusqu'à un final absolument virtuose, généreux et déchirant à la fois. Derrière un ton souvent léger, les interrogations sont profondes. Le film ne cache pas son inquiétude et la tentation de baisser les bras. Alors soudain, une crainte nous saisit : entre joies et souffrances, entre rires et larmes, puisse Nanni Moretti ne jamais s'arrêter de filmer, d'imaginer et de nous faire rêver.

À CONTRETEMPS

(EN LOS MARGENES)

Juan Diego BOTTO
Espagne 2022 1h45 **VOSTF**
avec Penélope Cruz, Luis Tosar, Maria Isabel Diaz Lago, Juan Diego Botto…
Scénario de Juan Diego Botto et Olga Rodriguez.

Le compte à rebours est déclenché ! Cela prendra un temps pour que l'on en comprenne tous les ressorts et aboutissants du récit. Immersion dans une folle course contre la montre, haletante, déroutante tant elle est réaliste et contemporaine. Pour son premier film en tant que réalisateur, Juan Diego Botto nous tient en haleine comme ses personnages, marionnettes prises au piège d'une société capitaliste de plus en plus vorace, de moins en moins compatissante. On comprend aisément pourquoi la magistrale Penélope Cruz s'est investie à fond dans l'aventure, d'abord comme productrice puis comme actrice, entraînant avec elle des pointures comme Luis Tosar.

Rafa est avocat. Un avocat en mouvement perpétuel, submergé par ses affaires qu'il gère sans doute mal tant il les prend à cœur. Jusqu'à quand patientera sa compagne qui l'attend désespérément à chaque tournant crucial de leur vie commune ? Comme si son temps, comme si ses missions à elle, travailleuse sociale, étaient moins précieux que ceux de son compagnon, sa vie moins à défendre que celle de ses protégés. L'aigreur dans l'air rend l'atmosphère pesante. Ils ont pourtant des projets communs, mais rien ne bouge, tout stagne au sein de leur couple… Rien que des « Paroles, paroles et paroles », « rien que des mots, toujours des mots » qui n'espèrent plus les actes, relèguent les sentiments au second plan. Quant à Raúl, le beau-fils de Rafa, impitoyable comme peuvent l'être les adolescents, il en vient même à monnayer chaque loupé. Excédé des promesses non tenues, furieux que son beau-père lui fasse manquer des rendez-vous essentiels à son âge, doutant de l'intérêt qu'il lui porte. Rafa connaît-il seulement la date de son anniversaire ? Pourtant, Rafa, s'il n'est pas admirable ni irréprochable, n'est pas un mauvais bougre, loin de là, c'est juste un homme avec ses failles, un justicier qui se laisse envahir par son impuissance face aux injustices. Que faire face à ces situations catastrophiques qui s'enchaînent, se déversent en cascade comme un mauvais déluge ? Rafa n'est pas insubmersible.

Azucena (Penélope Cruz), une de ses clientes, ne l'est pas non plus, mais elle a cette énergie que confère le désespoir, la gnaque de celles et ceux qui risquent de tout perdre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La perte du travail de son mari, c'est aussi la perte d'un respect mutuel, peut-être celle d'un amour, à coup sûr la perte de leur lieu de vie. La voilà sur le pas de la porte, armes et bagages dans son dos, mère courage. Il ne reste que 24 heures pour agir contre une expulsion imminente. 24 heures durant lesquelles, contrairement à son époux, elle ne veut pas baisser les bras : elle remuera ciel et terre, alertera les associations de droit au logement, épaulée par Rafa. Mais celui-ci court d'abord chez Selma, tant pis s'il foire sa vie, rate le bus essentiel pour Raul, la consultation médicale incontournable pour sa femme… En l'absence de Selma, la police mal informée vient d'embarquer sa fillette au commissariat et menace de la confier aux services sociaux. Travailleur en bâtiment, Germán quant à lui, honteux de l'avoir déçue, fait la sourde oreille aux appels de sa mère Teodora, désormais retraitée et menacée elle aussi d'expulsion…

Trois histoires à tiroir qui pourraient en faire cent, mille… Car le sujet du film va bien au-delà des destinées particulières de ses protagonistes. Si Madrid est le décor capital de ces micros tragédies qui se généralisent, le personnage central, innommable, est un système qui gangrène nos sociétés modernes, rouleau compresseur aveugle qui broie des vies humaines. La spéculation à tous les étages, les locations touristiques qui poussent les plus humbles à la rue. Tiens ? Cela ne raisonnerait-il pas de ce côté-ci des Pyrénées ? On touche là aux exactes conséquences des politiques capitalistes déshumanisées actuelles, qui détruisent les habitats naturels des plus humbles, des plus invisibles, donc aussi les forêts, la biodiversité, le climat… Tout n'est-il pas lié ?

BLANQUITA

Écrit et réalisé par Fernando GUZZONI
Chili 2022 1h38 **VOSTF**
avec Laura Lopez, Alejandro Goic,
Nicolas Duran, Amparo Noguera…

Blanquita a 18 ans et a passé la plus grande partie de sa vie dans le foyer pour mineurs du père Manuel, au milieu d'autres enfants aux vies endommagées. Elle s'est enfuie quelque temps puis est revenue, à sa majorité, pour aider le père Manuel et y élever son bébé. Peut-être que les autres pensionnaires sentent avec Blanquita, de par son âge et son expérience, une connexion spéciale, différente de celle qu'ils ont avec le prêtre. C'est le cas de Carlos, le garçon le plus fragile et réservé de l'orphelinat, qui trouve en elle une amie et confidente. Ils partagent les mêmes cicatrices : comme Carlos, Blanquita a été victime de viols répétés dans son enfance.
Si la jeune femme a aujourd'hui surmonté ses blessures, elle y revient en un éclair lorsqu'un scandale de pédophilie éclate, qui inclut des personnalités des hautes sphères de la société chilienne – de riches hommes d'affaires et des politiciens. Elle reconnaît l'un de ses agresseurs et devient le témoin clé de l'affaire. Alors que l'attention de la justice et des médias est rivée sur Blanquita, reste à savoir qui, de la victime ou de l'accusé, brisera l'autre en premier.

Le film de Fernando Guzzoni est inspiré d'un fait divers réel, l'affaire Spiniak, qui a secoué le Chili au début des années 2000. Il pourrait tout aussi bien s'être inspiré d'autres affaires de réseaux pédophiles ; ce sont les victimes qui importent, ici, et l'importance de leur parole. Un sujet qui soulève le débat partout où il passe, et qui cache deux questions sous-jacentes : le sens donné au statut de victime et les limites, morales ou auto-imposées, de la justice.
Quelle est réellement la place de Blanquita dans cette affaire qui la dépasse ? A-t-elle le droit de choisir qu'elle est victime ? Et si oui, doit-elle s'obliger à apparaître en tant que telle, en donnant au public ce qu'il attend, afin de souligner sa condition ? Dire en face à un homme dont elle sait la culpabilité qu'il est un gros porc a un effet libérateur, et tant pis si on le lui interdit.
Avec #MeToo est arrivé un slogan qui sonne comme une leçon : « Believe women ». Mais la vérité que ces deux mots veulent capturer occulte l'existence de femmes qui mentent et, mieux, de femmes qui mentent pour obtenir la vérité. C'est dans cette zone grise que se joue le film : de quoi Blanquita est-elle victime, au juste ? D'abus sexuels ou d'entrave à la justice ? Dans un système qui, sans le dire, oppose le tout noir au tout blanc, sa position est délicate.
Sa première confession officielle, elle la donne à deux femmes, une psychologue et une juge. Cette dernière dira en privé au père Manuel : « Je sais que Blanquita ment, mais je sais aussi que le sénateur qu'elle accuse est coupable de tout ce qu'elle dit avoir subi. » Le poids du secret et de l'inaction encourage une autre femme à mentir pour approcher la vérité ; mais après cela, Blanquita n'aura pratiquement plus affaire qu'à des hommes dans sa quête de justice…

(V. Maniglia, *lequotidien.lu)*

Écrit et réalisé par Kôji FUKADA
Japon 2022 2h04 **VOSTF**
avec Fumino Kimura, Tomorowo Taguchi, Tetta Shimada, Kento Nagayama…

Kôji Fukada, l'un des plus brillants parmi la jeune génération des cinéastes japonais *(Harmonium, L'Infirmière, Le Soupir des vagues*…), est ici à son summum. Il nous donne un mélodrame familial qui impressionne par sa puissance formelle et narrative. Sans se lasser, sans nous lasser, Fukada explore toujours plus intensément ces liens qui nous unissent, se font, se défont, sorte de thématique obsessionnelle chez ce grand explorateur des bifurcations intimes, du dérobement des certitudes. Le titre du film, inspiré de la chanson éponyme de la chanteuse jazz et pop japonaise Akiko Yano, nous met fatalement sur la piste avec ces paroles emblématiques : « Quelle que soit la distance qui nous sépare, rien ne peut m'empêcher de t'aimer ». *Love life* décortique de fait combien la matière de l'amour est autant faite de proximité, d'intimité, que de distance.

À les voir ainsi dans leur petit appartement, où les témoignages de la vie de famille saturent l'espace (trophées, dessins d'enfant, photos…), Taeko et Jiro ont tout l'air d'un couple heureux. Keita, le fils que Taeko a eu d'une précédente union avec un ressortissant coréen expatrié, est aimé par Jiro comme si c'était le sien. Le petit garçon est joyeux, vif… et champion national junior du jeu d'Othello ! Seules les relations compliquées entre Taeko et ses beaux-parents viennent parfois troubler ce havre de paix. La vie continue tout de même, heureuse. Jusqu'au jour où, à l'occasion d'une fête d'anniversaire qui tourne mal, tout l'équilibre du microcosme familial vacille…
À ce revers va s'ajouter la réapparition de Park, le père biologique de Keita. Homme aussi peu fiable que tiraillé, ayant abandonné quelques années plus tôt femme et enfant, le voilà qui demande à Taeko son aide – coréen, sourd et vagabond, il a besoin d'une interprète pour régulariser sa situation auprès des administrations. Taeko, trop bonne sans doute – mais elle ne peut pas concevoir qu'on puisse être trop bon –, accepte. Park ne va pas tarder à exercer sur elle la même emprise qu'auparavant, en partie parce qu'ils partagent un moyen de communication commun – la langue des signes coréenne – qui exclut tout le monde autour d'eux. Leur intimité a beau n'être qu'émotionnelle et pas physique, le fossé entre Taeko et Jiro se creuse. Puis un triangle amoureux aux formes étranges et insondables se forme…

Love life est un grand film, qui laisse d'autant plus sans voix que le mutisme induit par Park nous apprend qu'il importe parfois d'exprimer les choses autrement que par la parole, quand la raison n'est plus capable de formuler quoique ce soit de limpide et que les sentiments perdent pied dans le monde réel. Les sublimes trouvailles de mise en scène et les expressions impassibles du visage de Taeko nous conduisent subtilement à nous concentrer sur certains détails, comme une partie inachevée d'Othello (la présence dans le récit de ce jeu, avec ses pions bicolores, noirs d'un côté, blancs de l'autre, n'est décidément pas anodine). Avec quelque chose de très ambigu et shakespearien – le registre du drame rencontre parfois celui de la comédie cinglante –, Kôji Fukada nous livre une grande histoire d'aveuglement autant que d'amour. C'est d'une richesse brute, élégante, feutrée.

LES OMBRES PERSANES

Mani HAGHIGHI
Iran 2023 1h47 **VOSTF**
avec Taraneh Alidoosti, Navid Mohammadzadeh, Esmail Poor-Reza, Farham Azizi…
Scénario de Amir Reza Koohestani et Mani Haghighi

Il pleut sur Téhéran. Une pluie battante, incessante et presque obsédante qui s'infiltre jusque dans les plafonds des appartements, ruisselle sans discontinuer dans les ruelles, trouble la vision, alourdit les esprits. Des airs de fin du monde. Pris dans un embouteillage monstre comme toutes les grandes capitales savent si bien les fabriquer, Farzaneh, monitrice d'auto-école, semble elle aussi à l'arrêt. Elle écoute d'un air distrait sa jeune élève, le regard perdu dans ce que l'on suppose être, dans ces premières minutes du film, comme une profonde mélancolie… Est-ce la fatigue liée à sa toute nouvelle grossesse qu'elle ne vit pas vraiment sereinement ? Ou cette ville oppressante qui l'étouffe ? À moins que ce ne soit quelque chose de plus diffus, comme l'écho encore lointain du trouble qui, bientôt, va surgir dans sa vie. Perdue dans ses pensées, une vision inattendue va la happer et lui faire poser son regard au-delà du pare-brise embué. Jalal, son mari, est là, à quelques mètres : il marche dans la rue puis s'engouffre dans un bus. Que fait-il ici, à cette heure, à cet endroit précis de la ville ? Où va-t-il ? Qui va-t-il rejoindre ?

Après interrogations et interrogatoire, ce que Farzaneh va découvrir dépasse l'entendement, la raison, la logique et, pour ainsi dire, les lois de la nature : il y a dans cette ville un couple identique au sien, un homme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son mari, une femme qui est sa parfaite sœur jumelle. Mirage ? Hallucination ? Rêve éveillé ? Ou simplement un mystère, insondable. À partir de ce postulat quasi-fantastique auquel il ne nous est pas demandé de croire aveuglément mais qui s'impose à nous, spectateurs, comme l'évidence même d'une promesse dramaturgique fascinante, c'est un film brillant et percutant qui va se bâtir sous nos yeux.

À travers ce jeu de miroirs et au-delà de la thématique du double, grand classique du cinéma et de la littérature, c'est bien plus que le simple destin de ces quatre protagonistes qui est ici raconté. Farzaneh et Jalal et leur doubles, Bita et Mohsen, forment les pièces d'un puzzle complexe où les trajectoires individuelles sont indissociables du champ social dans lequel elles évoluent. Ces deux couples sont chacun pris dans les filets de leur classe et agissent selon ses codes et usages. Et s'ils sont radicalement différents, de par leur extraction sociale mais aussi leurs personnalités – et jusqu'aux énergies qui se dégagent de leurs visages (incroyables performance des deux comédiens qui incarnent chacun 2 personnages) –, il s'avère qu'ils sont tous les quatre les marionnettes d'une société fondamentaliste, victimes d'un système qui ne dit au fond qu'une seule chose : il n'y a pas d'autre voie que celles définies par le pouvoir et la religion. Il ne reste alors plus beaucoup de place pour l'amour, la sensibilité et encore moins pour le libre arbitre. Cette expérience d'inquiétante étrangeté par dédoublement va renvoyer à chacun la pertinence de sa propre existence, comme si ce miroir tendu offrait, finalement, la possibilité d'accéder à une vérité jusqu'ici tue et, peut-être, à une forme de liberté.

Nous ne dirons rien de ce qui va se jouer pour chacun, dans l'intimité de son cœur ou les tourments obscurs de son âme – d'ailleurs, nous en avons déjà trop dit. Avec ses obscurités profondes éclairées soudain par des sources de lumière très brusques comme le téléviseur allumé, des néons clignotants ou des éclairs hors champ, la photo du film est à la fois réaliste et expressionniste et l'ambiance générale, entre thriller psychologique et film fantastique, est fascinante. Un film remarquable donc, à ne pas rater.

MASTER GARDENER

Écrit et réalisé par Paul SCHRADER
USA 2023 1h50 **VOSTF**
avec Sigourney Weaver, Joel Edgerton, Quintessa Swindell, Rick Cosnett…

Le film d'autodéfense, traduction française de « vigilante movie », est un genre dans lequel le protagoniste pratique sa propre justice. Ces films sont généralement des récits de vengeance dans lesquels le système judiciaire fait défaut aux protagonistes, ce qui les amène à devenir des « justiciers ». Même s'il n'a pas inventé le genre, Paul Schrader lui a donné ses lettres de noblesse en 1975 en signant le scénario du mythique *Taxi Driver* de Martin Scorsese. On y suivait Travis Bickle (Robert de Niro), un vétéran de la Guerre du Vietnam, chauffeur de taxi insomniaque dans la ville de New York des années 70 jusqu'au jour où… Depuis, Paul Schrader n'a de cesse de continuer d'explorer ce thème du héros anti-héros solitaire américain, à la fois produit et délaissé de l'Histoire. Son dernier film en date était le magnifique *The Card counter* (2021), narrant l'histoire d'un jeune militaire de la prison d'Abou Ghraib en Irak (Oscar Isaac) reconverti à son retour aux États-Unis en joueur de poker, sillonnant les casinos et fuyant un passé qui le hante jusqu'au jour où… Dans ce nouveau et remarquable film, *Master Gardener*, Schrader interroge cette fois les plaies béantes d'une société américaine contemporaine qui n'a jamais semblé autant divisée qu'aujourd'hui. Comme si les États-Unis n'arrivaient pas à surmonter le traumatisme fondamental d'une nation construite sur le racisme et la ségrégation, comme si la Guerre de Sécession ne s'était jamais vraiment arrêtée…

Dans une vaste propriété de Louisiane, dans le sud profond et hyper-conservateur des États-Unis, de luxuriants jardins fleuris n'attendent que leurs soins quotidiens. Bouturer, marcotter, biner, sarcler, éclaircir et tailler sont les tâches accomplies méticuleusement par l'horticulteur Narvel Roth (Joel Edgerton) et sa petite équipe au fil des saisons. Le soir venu, Narvel s'isole pour écrire. Des mots simples pour évoquer l'organisation imperturbable de la nature, de la germination d'une graine à sa floraison. Avant de se coucher, il plie soigneusement ses vêtements. Sur son corps musclé sont tatouées des croix gammées.
Hébergé dans une petite maison en bois au cœur du jardin, il est aussi parfois l'objet sexuel clandestin de la propriétaire des lieux, Mme Haverhill (Sigourney Weaver), héritière septuagénaire d'un passé impérial dont on devine aux décors les contours esclavagistes. Cette relation ambiguë entre Narvel et Mme Haverhill n'en est pas moins, étrangement, une relation de confiance. C'est dans ce contexte, mélange malsain de loyauté et de soumission, que Mme Haverhill décide de confier à Narvel une nouvelle mission, de confiance justement : prendre comme apprentie sa petite-nièce Maya, vingt ans, orpheline et (secret de famille) métisse afro-américaine… Pris entre ces deux femmes, Narvel voit alors son passé, son présent et son futur s'entrechoquer.

« L'âge, la race et le sexe constituaient une bonne triade narrative, où tous les coins du triangle se rencontrent de différentes manières », dit Paul Schrader. Avec *Master Gardener*, il signe un nouveau récit audacieux sur un être solitaire en quête de rédemption tout en proposant un constat sombre sur la société américaine. Mais là où le réalisateur va plus loin (il y en avait de très belles prémices dans *The Card counter)*, c'est qu'il sème dans son récit les graines d'une liaison amoureuse salvatrice, indestructible et universelle comme cette nature qui entoure ses personnages et qui reprend (ou reprendra) un jour inexorablement ses droits. Un pas de côté qui sublime ici son cinéma de genre (nous en parlions au début) en même temps que son pessimisme et laisse entrer lumière et poésie au cœur des ténèbres. Mise en scène millimétrée, actrices et acteurs au diapason et musique envoûtante signée par le musicien néo soul Devonté Hynes (Blood Orange) finissent de faire de *Master Gardener* une nouvelle réussite éclatante pour Paul Schrader.

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

Écrit et réalisé par Lav DIAZ
Philippines 2022 3h07
VOSTF Noir & blanc
avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Centenera-Buencamino, Don Melvin Boongaling, Aryanne Gollena…

Bien que prolifique, le cinéaste Lav Diaz – Léopard d'or du Festival de Locarno en 2014 pour *From what is before* et Lion d'or à Venise en 2018 pour *La Femme qui est partie* – reste souvent invisible, la faute essentiellement à des productions aux durées hors-norme (onze heures pour son *Evolution of a filipino family* en 2004, par exemple !). C'est pourtant cette durée qui fait la force des films du cinéaste philippin. Son cinéma, déjà affranchi des canons de production de par son format, ne semble obéir qu'à la logique inhérente à chaque projet. D'une durée plus conventionnelle (3h10), *Quand les vagues se retirent* est donc un film forcément plus accessible, mais le cinéaste n'y fait pas de concessions pour autant. Si le film appartient assez clairement au polar, les codes inhérents au genre sont immédiatement mis à mal par le dispositif de Lav Diaz. Formellement somptueux, le film bénéficie d'une image singulière due à l'utilisation d'une caméra 16 mm, offrant des images en noir et blanc saisissantes, construites sur de forts contrastes donnant à voir la matière de l'image, cette texture sale et granuleuse qui donne à l'ensemble une dimension organique.

On débarque sans introduction dans la vie du lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, qui se trouve aux prises avec un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est un témoin privilégié de la campagne meurtrière anti – drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété insidieuse et de la culpabilité. Alors qu'il essaie de guérir, un sombre passé le hante et finit par revenir au premier plan en la personne de Primo Macabantay, ancien supérieur d'Hermes envoyé en prison par ce dernier.
C'est sur l'antagonisme entre les deux personnages que se structure le film. On suit les deux hommes au travers de deux récits distincts, dont on sait qu'ils vont inévitablement se recouper. Alors qu'Hermes semble rechercher une sorte de paix ou de pardon, il est inéluctablement ramené à son inévitable confrontation par le biais quelque peu menaçant de son téléphone. De son côté Primo, fraîchement sorti de prison, traverse le pays en prêchant la parole divine, louant le seigneur et sa miséricorde tout en ne pouvant réprimer sa violence.
Ce face-à-face prend toute son ampleur et sa singularité au travers de la mise en scène de Lav Diaz : les longs plans qui constituent le film sont autant de tableaux où se mélangent documentaire et fiction. Par le biais de ses personnages, tour à tour absurdes, violents ou simplement pathétiques, se dessine un contexte politique bien réel. Le personnage de Primo et sa dévotion théâtrale sont une résurgence de la figure de l'ancien président des Philippines, Rodrigo Duterte, à la tête du pays de 2016 à 2022. C'est sous son administration qu'a eu lieu l'opération Tokhang, qui sert de toile de fond au récit, cette authentique guerre des drogues ayant entraîné depuis 2016 la mort de milliers d'innocents sur le territoire philippin.
Distance avec le réel, en même temps que perspective pour le voir au plus près, récit fluide dont la gestion du rythme tient comme toujours du miracle : politique, actuel et cinglant, *Quand les vagues se retirent* confirme, si besoin était, le talent de cinéaste hors pair de Lav Diaz.

LES ALGUES VERTES

Pierre JOLIVET
France 2023 1h47
avec Céline Sallette, Nina Meurisse, Julie Ferrier, Pasquale D'Inca, Clémentine Poidatz, Jonathan Lambert, Adrien Jolivet…
Scénario d'Inès Léraud et Pierre Jolivet, d'après la bande dessinée *Les Algues vertes – l'histoire interdite*, d'Inès Léraud et Pierre Van Hove (éd. Delcourt).

Journaliste opiniâtre, spécialisée dans les sujets de santé publique (l'amiante, le mercure…) et environnementaux, Inès Léraud a un tableau d'honneur dont elle se serait sans doute volontiers passée, mais qui impressionne tant il raconte ce qu'il lui a fallu de courage, de détermination, pour mener son travail d'enquête sur les « algues vertes » – et le porter à la connaissance du public. Elle peut en effet se vanter, sur le seul petit territoire breton, d'être la bête noire à la fois de la FNSEA, du lobby agro-industriel, du très patronal et identitaire Institut de Locarn (rebaptisé sobrement « Le Keréden »), des chambres d'agriculture ainsi que des élus des conseils régional et départementaux de droite comme de gauche – bref de tout ce qui en Bretagne touche de près ou de loin au modèle agricole productiviste. C'est peu dire qu'avec de tels adversaires, tous les moyens de pression, toutes les chausse-trapes, censures, intimidations, auront été mis en œuvre pour l'empêcher de mettre au jour d'une part les liens avérés entre la mort par intoxication de plusieurs personnes (et animaux) sur les côtes bretonnes et la présence massive d'algues vertes, et d'autre part la prolifération terrifiante de ces algues avec le développement de l'élevage intensif de porcs, principalement dans les Côtes d'Armor et le Finistère. La grande, très grande faute d'Inès Léraud est donc double. Révéler au grand public le danger létal que représentent les algues vertes, c'est risquer de faire vaciller l'activité touristique qui fait vivre une région dotée du plus long littoral de France. Mettre en cause l'élevage de porcs en batteries en Bretagne, c'est remettre en cause le modèle agricole de la première région productrice de viande porcine (et de volailles) en France. Pour le pouvoir local, pour les industriels, il est donc de toute première urgence de la réduire au silence.

Sobre, très factuel, le film de Pierre Jolivet est à la fois l'adaptation de l'enquête, précise, passionnante, effrayante, d'Inès Léraud et la documentation des conditions invraisemblables, aux limites du thriller politique, dans lesquelles la journaliste a travaillé. Il décrit l'engrenage dans lequel elle se retrouve prise, entre les révélations glaçantes, les témoignages effarants, les témoins qui se dévoilent et se récusent et les multiples pressions politiques et économiques (la Région Bretagne et les industriels bretons sont d'importants annonceurs publicitaires) dont ont fait l'objet les médias susceptibles de relayer ses informations. Et le danger, d'abord diffus, qui se fait plus nettement jour au fur et à mesure que ses investigations avancent, les menaces plus ou moins directement formulées qui la visent, elle et son couple, pour l'amener à déposer les armes…

De tous les plans, Céline Salette campe une Inès puissante mais assez peu héroïque, paradoxalement fragile derrière sa cuirasse indestructible, tantôt forte de ses certitudes, tantôt ébranlée par ses découvertes et fragilisée par les attaques dont elle fait incessamment l'objet. Las, même publiée, même rencontrant un énorme succès de librairie, et alors même qu'elle correspond à un vif intérêt de la population bretonne pour la question des « algues vertes » (on serait intéressé à moins), « l'enquête [reste] interdite » en Bretagne. Interdite de promotion, de salons du livre, de couverture médiatique sur le sol breton, son adaptation au cinéma aura rencontré les mêmes tentatives de blocage et de censure – absence d'aides publiques, refus d'autorisations de tournage –, devenant en soi un ultime chapitre du livre des aventures don quichottesques d'Agnès Léraud contre les géants de l'agro-alimentaire. Un travail, un livre, un film de salubrité publique, à voir, lire et partager de toute urgence.

(HOW TO BLOW UP A PIPELINE)

Daniel GOLDHABER
USA 2023 1h44 **VOSTF**
avec Ariela Barer, Kristine Frøseth, Lukas Gage, Forrest Goodluck, Sasha Lane, Jayme Lawson…
Scénario d'Arelia Barer, Jordan Sjol et Danial Goldhaber, d'après le manieste *Comment saboter un pipeline* d'Andreas Malm (La Fabrique éd.)

« Nous dressons nos campements de solutions durables. Nous manifestons, nous bloquons, nous adressons des listes de revendications à des ministres, nous nous enchaînons aux grilles, nous nous collons au bitume, nous manifestons à nouveau le lendemain. Nous sommes toujours parfaitement, impeccablement pacifiques. Nous sommes plus nombreux, incomparablement plus nombreux. Il y a maintenant un ton de désespoir dans nos voix ; nous parlons d'extinction et d'avenir annulé. Et pourtant, les affaires continuent – business as usual. À quel moment nous déciderons-nous à passer au stade supérieur ? » (A. Malm)

Étrange autant que galvanisante entreprise que celle qui consiste à s'inspirer d'un essai militant du genre teigneux, un appel à radicaliser les luttes face à l'urgence climatique, pour en tirer un film d'action sec, nerveux, haletant, assez peu spectaculaire (juste ce qu'il faut), mais passionnant. À mi-chemin entre le thriller politique (qui sont, d'où viennent ces activistes, quelles sont leurs motivations ?) et le vade-mecum militant (apprends à identifier une cible, à fabriquer tes armes, à déjouer la surveillance, les pièges, l'infiltration des gardiens de l'ordre), Sabotage s'approprie les codes efficaces du film de braquage : constitution d'une équipe de choc, repérage de la cible, préparatifs minutieux, réalisation plus mouvementée que prévu, conséquences individuelles et collectives. Si tout n'y est pas intégralement décrit, disons que l'essentiel y est assez précisément documenté – et d'abord l'art et la manière de se laisser doucement glisser dans les marges grises de la société. Là où l'individu lambda, moins visible, peut fortuitement se rendre intraçable.

Elles et ils s'appellent Xochitl, Rowan, Logan, Michael, Theo, Alisha, Shawn, Dwayne… Ils sont huit, pour l'essentiel de la « génération Greta Thunberg » – mais pas tous –, à avoir franchi le pas et décidé, pour des raisons diverses mais forts d'un sentiment commun d'urgence absolue, que leurs engagements militants ponctuels, leurs luttes individuelles et locales éternellement perdues, aussi nécessaires soient-elles, ce n'était plus possible. Ça ne suffisait plus. Ils arrivent des quatre coins des États-Unis, viennent des milieux les plus dissemblables et ne se connaissent pas, ou à peine. Mais ils ne se sont pas retrouvés par hasard dans cette ferme délabrée, au milieu de ce coin paumé du Texas, cet Eldorado désertique où l'or noir coule à flot, pompé à jets continus par une pléthore de derricks qui alimentent, via un réseau de tuyauteries sophistiquées, la grande machine industrielle, le modèle de (sur-)consommation qui, quoi qu'on en dise, induit l'écocide en cours. Leur logique, implacable, est simple : « il ne sert à rien d'attaquer les gens ou les machines, ce sont les infrastructures qui sont nos ennemies ». Sans grande expérience de l'action violente mais portés par une forte intelligence collective et une détermination sans faille, ces combattants entrés en Résistance écologique, ces « éco-terroristes » comme on les appellerait aujourd'hui en France, entreprennent méthodiquement de faire péter le pipeline – si possible sans se faire choper.

« Je crois qu'on a tous compris qu'avec le changement climatique, le monde a une arme pointée sur sa tête par les pratiques persistantes des industries envers les énergies fossiles. Sabotage réunit par ailleurs huit personnages d'univers très différents qui doivent tomber d'accord sur ce qui leur paraît juste, nécessaire pour leur cause. À partir de là, il fallait en finir avec la manière dont le cinéma parle depuis toujours de l'activisme et s'acharne à montrer son inefficacité ou ses échecs. » (Daniel Goldhaber)

WELFARE

Film documentaire
de Frederick WISEMAN
USA 1973 2h47 **VOSTF** Noir & blanc
Version restaurée 4 K

Welfare est un des sommets de l'œuvre gigantesque de Frederick Wiseman, le neuvième de ses 43 films documentaires qui composent un extraordinaire portrait mosaïque de la société, tout particulièrement américaine, depuis plus de 50 ans. Invisible en salle depuis des lustres, il faut absolument le découvrir dans la magnifique copie restaurée (Quel grain d'image ! Quel noir et blanc miraculeux !) que nous propose le distributeur Météore, passeur des films de Wiseman depuis maintenant dix ans.

« Welfare » désigne dans le monde anglo-saxon le principe visant à corriger les inégalités, à rendre la société plus juste, à garantir un bien être minimum aux individus. Ces filets de sécurité dans les domaines économiques et de la santé sont financés par de l'argent public et un ensemble d'interventions. Quand ces mesures sont garanties par l'État, on parle de Welfare State, État-providence en français.
Pays de tradition libérale où se manifeste une méfiance historique et culturelle vis-à-vis de l'interventionnisme de l'état fédéral, où l'on est censé être responsable de son destin social, les États-Unis vont pourtant être un fer de lance de l'interventionnisme. La cause en est la crise profonde causée par le krach boursier d'octobre 1929, qui amènera le démocrate Franklin D. Roosevelt, élu président en 1932, à mettre en place le fameux New Deal, un vaste ensemble de mesures financées par des fonds fédéraux.
Juriste et travailleur social avant de réaliser des films, Frederick Wiseman débute le cinéma dans le sillage du discours de la « Grande société », prononcé en janvier 1964 par Lyndon B. Johnson. Le président démocrate y annonce une politique volontariste d'aide à l'éducation, de lutte contre la maladie, la pauvreté et la délinquance, de développement et rénovations des zones les plus défavorisées.
Au moment de *Welfare*, tourné à New York en 1973 au sein du Centre d'aide sociale de Waverly, situé à Manhattan, près de Greenwich Village, le temps n'est plus à la « Grande société ». On assiste à un délitement de la condition des plus défavorisés, signifiant l'échec des politiques publiques. Si cela ne concerne pas l'État fédéral, le fait que la municipalité de New York soit déclarée en faillite en décembre 1975 suffit symboliquement à comprendre le marasme dans lequel se trouve une partie de la population, ravagée par la pauvreté, la violence mais aussi la drogue.
Welfare propose un cadre très simple : des personnes dans le besoin se rendent dans un centre d'aide sociale pour présenter leurs demandes aux employés d'une institution publique. Une situation à partir de laquelle Frederick Wiseman ne cesse de faire surgir de la complexité. Les assignations, les significations, les causalités, les explications ne cessent de se déplacer, de se retourner, d'hésiter. C'est ce qui fait de *Welfare* un film si tendu, haletant, éprouvant, émouvant, ouvert à de nombreuses interprétations. Chacun vient au centre d'aide sociale de Waverly avec un récit en forme de plaidoyer. Les employés sont amenés à le croire ou non, à en repérer la validité ou d'éventuelles failles. Et quand ce récit est approuvé, les employés de la meilleure volonté se trouvent parfois eux-mêmes être les victimes de la complexité, des impossibilités de leur bureaucratie.

Frederick Wiseman donne à voir ce lieu comme un théâtre. Cette comédie humaine est servie par la mise en scène dynamique, la photographie à la fois crue et stylisée signée William Brayne, le montage virtuose de Wiseman lui-même. Le goût bien connu du cinéaste pour le théâtre est palpable avec ces « assis », figures de l'attente, du vide de l'existence, rendant Samuel Beckett déjà présent. Avant que ne déboule M. Hirsch et son extraordinaire monologue : « J'attends depuis cent vingt-quatre jours, depuis que je suis sorti de l'hôpital, j'attends quelque chose… Godot. Mais vous savez ce qui s'est passé dans l'histoire de Godot. Il n'est jamais venu. Voilà ce que j'attends. Quelque chose qui ne viendra jamais. »
(Arnaud Hée, programmateur cinéma à la Bibliothèque Publique d'Information)

CAITI BLUES

Film documentaire
de Justine HARBONNIER
France / Canada 2023 1h24 **VOSTF**
avec Caiti Lord…

Madrid, Nouveau-Mexique. Un petit village très particulier de 200 âmes, cerné par les montagnes, ancienne ville fantôme comme hors du temps ressuscitée dans les années 70 par l'installation d'une communauté hippie, et où se rencontre encore aujourd'hui l'esprit « Flower Power » : la solidarité, l'hospitalité et l'ouverture à la différence. C'est dans ce recoin du monde, si éloigné du rêve américain officiel, que Caiti, jeune trentenaire revenue de beaucoup d'expériences difficiles, a trouvé le refuge idéal après une enfance et une adolescence new-yorkaises passées auprès d'une mère fan de comédies musicales qui lui a fait suivre des cours de chant lyrique, période dont elle a collecté les moments les plus glam, se mettant en scène devant sa petite caméra DV dès son plus jeune âge.
À Madrid, Caiti est à la fois serveuse, pour rembourser son prêt universitaire, dans le bar où tout le monde se retrouve le samedi soir et animatrice d'une émission sur la radio locale où, tout en passant des disques, elle raconte à son auditoire les difficultés qu'elle doit affronter quotidiennement, ses angoisses profondes, ou simplement sa peur de ne pas y arriver, des bribes de sa vie et, à travers elle, des bouts de l'histoire récente des États-Unis, depuis le 11 septembre 2001, cet événement traumatisant qui a bouleversé la vie de millions de gens et marqué toute une génération, jusqu'à ces dernières années, l'élection de Donald Trump, et les conséquences calamiteuses, tant sociales que culturelles ou institutionnelles qu'elle a engendrées. À des années-lumière de l'accomplissement d'un rêve américain qui devient une absurde chimère, l'héroïne cherche à se rebeller contre l'absurdité d'une vie qui commence à devenir très rude.

Caiti blues, vous l'aurez compris, c'est en somme une sorte de portrait de la jeunesse américaine bercée aux comédies musicales de Broadway qui a perdu, en l'espace de même pas trente ans, toute illusion sur le monde, cette génération désenchantée qui a tant de mal à trouver sa place et pour qui l'âge adulte ne laisse presque pas de place aux rêves d'enfant… Alors le fameux rêve américain, cette jeunesse-là ne le connaît pas, évidemment !
Mais ce portrait d'une jeunesse lucide dans un monde absurde n'est qu'un aspect de ce premier long-métrage de Justine Harbonnier, sélectionné à l'ACID au Festival de Cannes 2023.
L'autre face, tout en sensibilité, sans jugement ni faux moralisme, nous transporte dans de magnifiques ballades que seul le blues peut offrir, teintées de mélancolie et chantées par la voix extraordinairement chaleureuse de Caiti, car oui, Caiti chante, elle chante même sacrément bien ! La vie de l'héroïne est contée dans les textes de ses chansons, journaux intimes musicaux dans lesquels elle sublime une réalité parfois suffocante, qui viennent nous dévoiler progressivement l'intimité de cette jeune femme décidément super attachante, tout en scandant le film de leur rythme, l'entraînant vers une sorte de renouveau salutaire dont il ressort qu'être un outsider n'est pas grave, que la gloire n'est pas faite pour tous et que ce n'est pas plus mal.

« Au gré d'une parole qui se fait tantôt haïku ou cri du cœur, Caiti Blues s'attache à nous raconter avec élégance une certaine respiration du monde. » (Théodora Barat, Patrice Chagnard et Idir Serghine, cinéastes de l'ACID)

Réalisateur audacieux et iconoclaste, mystique et radical, expérimentateur avant toute chose, Lars von Trier a toujours cherché à renouveler son cinéma à travers les genres : mélodrame, comédie musicale, film d'anticipation… La preuve en sept films.

EUROPA

Danemark 1991 1h52
VOSTF Noir & blanc
avec Jean-Marc Barr, Barbara Sukowa, Eddie Constantine Udo Kier…
Scénario de Lars von Trier et Niels Vorsel

Octobre 1945. Américain d'origine allemande, Léopold Kessler, dont les parents ont fui le nazisme, découvre l'Allemagne détruite et divisée de l'immédiat après-guerre. Il a décidé de se rendre en Europe par idéalisme, pour contribuer à la reconstruction du vieux continent. A Francfort, son oncle, employé de la compagnie ferroviaire Zentropa qui reprend progressivement ses activités, l'accueille et lui offre un emploi semblable au sien : conducteur de wagons-lits…
Europa est un film de genre (thriller hitchcockien et mélodrame en cinémascope) au sens strict du terme, avec des codes, des contraintes, qui servent de catalyseur à une inventivité ludique, machinique, qui est celle de Lars von Trier, amateur de compositions géométriques, de songes éclatants et visionnaires. (S. Bazou, *artefake.fr)*

BREAKING THE WAVES

BREAKING THE WAVES

Danemark 1996 2h38 **VOSTF**
avec Emily Watson, Stellan Skarsgard, Jean-Marc Barr, Katrin Cartlidge…
Scénario de Lars von Trier et Peter Asmussen

Au début des années 70, une jeune femme naïve, Bess, qui vit dans une petite communauté sur la côte nord-ouest de l'Ecosse, tombe amoureuse de Jan, un homme d'âge mûr qui travaille sur une plate-forme pétrolière.
Malgré l'opposition de leur entourage, ils se marient, Jan repart sur sa plate-forme tandis que Bess compte les jours qui la séparent de son retour, convaincue que leur amour est béni, d'autant plus qu'elle est persuadée de communiquer avec Dieu. Et puis Jan est victime d'un accident…
Les mots qui tentent de raconter cette histoire ne sont rien. Il faut plonger au cœur des images, d'une splendeur inédite, il faut se laisser emporter par le mouvement de la mise en scène, d'une audace et d'une maîtrise incroyables, il faut se noyer dans les yeux d'Emily Watson, comédienne éblouissante… Bref il faut le voir pour le croire : *Breaking the waves* est décidément un film magnifique.

LES IDIOTS

LES IDIOTS

Danemark 1998 1h57 **VOSTF**
avec Bodil Jorgensen, Jens Albinus, Anne Louise Hassing, Nicolaj Lie Kaas…
Scénario de Lars von Trier

Les Idiots sont un groupe de jeunes gens ayant un centre d'intérêt commun : l'idiotie. Installés dans une villa, ils passent tout leur temps libre ensemble, à explorer les valeurs cachées et les moins appréciées de l'idiotie. Ils s'entraînent ! Dotés d'un appétit de vie féroce, leur but est de confronter la société à leurs idioties. Rien n'est comparable au sentiment de succès qu'ils ressentent tous à chaque fois que l'un d'entre eux trouve une nouvelle manière de dépasser ses limites…
Au royaume des idiots, les conventions sont piétinées, fiction et réalité se mélangent, le jeu côtoie la thérapie de groupe, acteurs et personnages se confondent, on ne sait plus qui joue à quoi, ce qui est écrit, ce qui est improvisé. Autant le dire, ce film-là est du genre à en malmener plus d'un, par son fond, sa forme, son style, bref, par tout ce qui le nourrit. Tout cela en fait donc un objet étonnant d'une richesse inestimable par les réflexions et les interrogations qu'il génère…

DANCER IN THE DARK

DANCER IN THE DARK

Danemark 2000 2h20 **VOSTF**
Avec Bjork, Catherine Deneuve, David Morse, Peter Stormare, Jean-Marc Barr, Joel Grey…
Scénario Lars Von Trier
Palme d'or au Festival de Cannes 2000

Selma, émigrée tchèque et mère célibataire, travaille comme emboutisseuse dans une usine métallurgique de l'Amérique profonde. Elle trouve son salut dans sa passion pour la musique, spécialement les chansons et les danses des grandes comédies musicales hollywoodiennes. Selma garde un lourd secret : elle perd la vue et son fils Gene connaîtra le même sort sauf si elle réussit à mettre assez d'argent de côté pour lui payer une opération.
Un jour, Selma et Bill, son voisin, échangent leurs secrets : elle, devient aveugle et lui, cache à sa femme Linda qu'il est ruiné. Bill vole finalement à Selma les économies qui devaient servir à sauver son fils, s'ensuit alors toute une série d'évènements désastreux…

DOGVILLE

Danemark / France 2003 3h **VOSTF**
Avec : Nicole Kidman, Lauren Bacall, Jean-Marc Barr, Paul Bettany, James Caan…
Scénario de Lars von Trier

Dans les années trente, des coups de feu retentissent un soir dans Dogville, une petite ville des Rocheuses. Grace, une belle femme terrifiée, monte en courant un chemin de montagne où elle fait la rencontre de Tom, un jeune habitant de la bourgade. Elle lui explique qu'elle est traquée par des gangsters et que sa vie est en danger. Encouragée par Tom, la population locale consent à la cacher, en échange de quoi Grace accepte de travailler pour elle.
Lorsqu'un avis de recherche est lancé contre la jeune femme, les habitants de Dogville s'estiment en droit d'exiger une compensation, vu le risque qu'ils courent à l'abriter. Mais la pauvre Grace garde en elle un secret fatal qui leur fera regretter leur geste…

LE DIREKTOR

Danemark 2006 1h40 **VOSTF**
avec Jens Albinus, Peter Gantzler, Iben Hjejle, Fridrik Thor Fridksson…
Scénario de Lars von Trier

Le propriétaire d'une société d'informatique décide de vendre son entreprise. Mais il y a un petit problème. A l'époque ou il a créé sa société, il s'est inventé un directeur fictif derrière qui s'abriter pour prendre les décisions impopulaires. Comme les acheteurs potentiels insistent pour conclure le deal avec le directeur en personne, le propriétaire décide d'embaucher un acteur au chômage pour jouer le rôle du directeur. L'acteur va découvrir qu'il est un pion dans une histoire qui va mettre son (manque de) sens moral à rude épreuve.
Farceur dans l'âme, Lars von Trier nous trousse une comédie alerte, une farce sarcastique tournée en petit comité, et s'attaque bille en tête au monde du travail, à l'univers clos de la petite entreprise, et tout le monde en prend pour son grade, du haut en bas de l'échelle. On marche à fond, ravis d'être bousculés, pris à contrepied, enchantés de ne jamais savoir si c'est du Lars ou du cochon.

MELANCHOLIA

Danemark 2011 2h10 **VOSTF**
avec Kirsten Dunst, Charlotte Gainsbourg, Charlotte Rampling, John Hurt…
Scénario de Lars von Trier

D'emblée, la bouleversante ampleur des images vous happe, vous emballe dans une sorte d'hypnose exaltante. Le long prologue, magnifié par la musique de Wagner, est d'une beauté malade, pleine de venin…
C'est le mariage de Justine, une mariée trop belle, aux cheveux d'or. Et c'est sa sœur Claire qui a organisé la cérémonie : un décor grandiose, une fête somptueuse, des invités choisis et nombreux. Mais on comprend très vite que, sous l'aspect policé d'une société qui semble cultiver l'harmonie, la vérité profonde des personnages n'est pas aussi idyllique qu'il y paraît…
Et pendant ce temps la planète Melancholia, la géante bleue, est en train de s'approcher dangereusement de la terre… Un superbe film de fin du monde qui démontre que désespoir et volupté ne sont pas incompatibles, bien au contraire.

MELANCHOLIA

Les Toiles du Château

Du cinéma sous les étoiles

Utopia est invité à Grabels !

RDV sous les mûriers, dans le jardin du château, fondé au début du XVIIe siècle par Jean de Massane, au bord de la Mosson. En partenariat avec la commune de Grabels, ses habitants et associations !

Cycle de séances en plein air et concerts au Château
(45 rue du château à Grabels)

Les 19 et 27 juillet, 3, 10 et 15 août

Ouverture des portes à partir de 19h30
et projections à la tombée de la nuit, vers 21h30-22h.
Les concerts ont lieu avant les films. Parking gratuit et sécurisé
Séances au tarif habituel : 6,50 € ou ticket d'abonnement (50 € les 10 places), 4 € pour les moins de 14 ans. Pas de réservations. Achat des billets sur place (chèque, espèces, ticket d'abonnement)

BAR ET PETITE RESTAURATION SUR PLACE AVEC DES PRODUITS FRAIS ET LOCAUX

PROGRAMME COMPLET DES FILMS
(CONCERTS EN COURS DE PROGRAMMATION) :

Mercredi 19 juillet : ***Asteroid City*** de Wes Anderson, en version originale sous-titrée

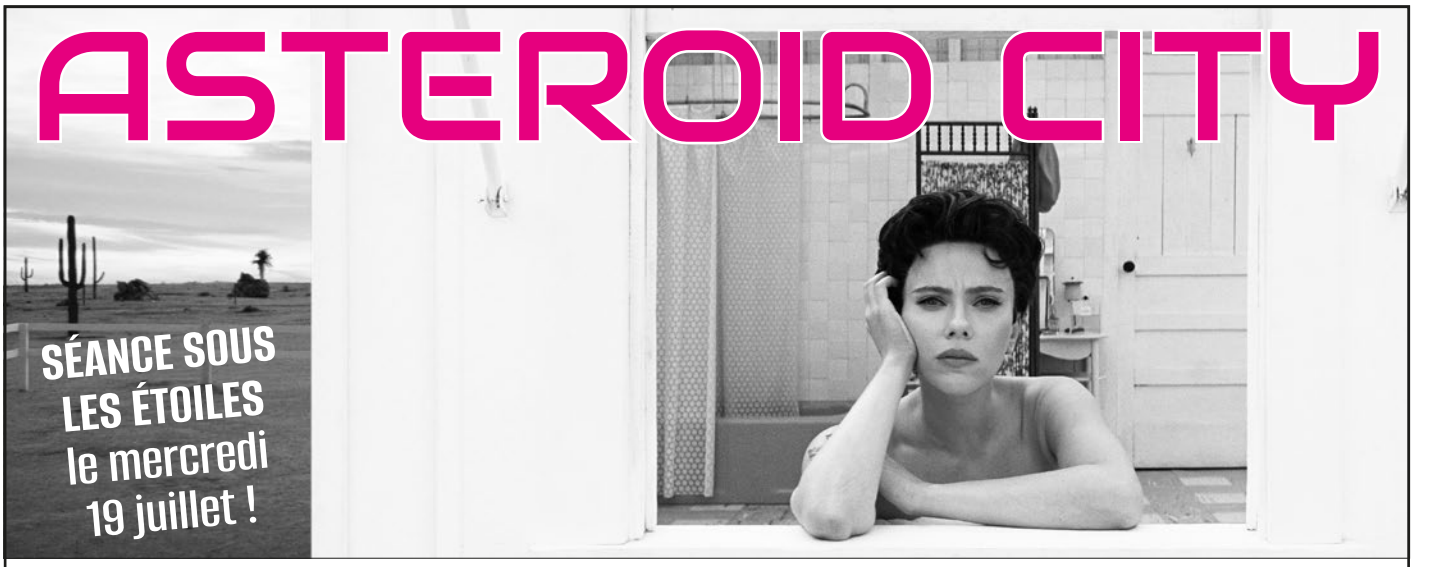
Jeudi 27 juillet : ***Wahou !*** De Bruno Podalydès

Jeudi 3 Août : ***Je verrai toujours vos visages*** de Jeanne Herry

Jeudi 10 août : ***Everything everywhere all at once*** de Daniel Scheinert et Daniel Kwan, en version originale sous-titrée

Mardi 15 août : ***Oppenheimer*** de Christopher Nolan, en version originale sous-titrée.

ASTEROID CITY



Écrit et réalisé par Wes ANDERSON
USA 2023 1h45 **VOSTF**
avec Jason Schwartzman, Scarlett Johansson, Tom Hanks, Jeffrey Wright, Tilda Swinton, Bryan Cranston, Edward Norton, Adrien Brody, Margot Robbie, Steve Carrell… on s'arrête là mais on pourrait doubler, voir tripler le nombre d'actrices et d'acteurs au générique, ils sont venus, elles sont toutes là…

Reconnu et acclamé pour son style inimitable, Wes Anderson, le texan francophile, a construit une œuvre singulière qui n'appartient qu'à lui. Un regard unique en son genre dont le succès critique et public n'a jamais cessé de croitre, tout du moins jusqu'à la sortie de *The French dispatch*. La dernière fantaisie en date du cinéaste a connu un accueil plus que tiède… Un film à sketches tourné en France qui paraissait étrangement désincarné… On espérait alors d'*Asteroid City* qu'il retrouve la flamboyance des précédents travaux de son auteur. *Asteroid City* entraine le spectateur au milieu des années 1950, dans une ville imaginaire perdue en plein milieu du désert américain. Connue pour son cratère où s'écrasa jadis une météorite, la petite bourgade accueille une ribambelle de protagonistes venus pour la plupart assister à une remise de prix pour jeunes astronomes. Mais un évènement venu du ciel va vite ébranler la convention, forçant le gouvernement à mettre la ville en quarantaine. La communauté va alors devoir cohabiter patiemment et tisser des liens dans ce no man's land…

Autant le préciser d'entrée de jeu, *Asteroid City* ne présente en aucun cas un bouleversement stylistique dans la carrière de Wes Anderson. Les mauvaises langues pourront s'agacer et dresser à loisir un inventaire des éléments formels caractéristiques au cinéma de l'auteur que l'on retrouve dans ce nouvel opus : obsession maladive pour la symétrie du cadre, photographie joliment vintage, casting de stars, abondance de dialogues déclamés dans une rythmique aussi décalée que précise… Le réalisateur opère en terrain familier. Mais il faudrait être de très mauvaise foi pour ne pas reconnaitre (une fois encore) la perfection technique de l'ensemble. Wes Anderson est seul maître à bord, s'amuse comme un petit fou à créer un univers homogène et cohérent, avec un souci du détail toujours plus obsessionnel et qui transpire à chaque photogramme.
… Mais si *The French Dispatch* souffrait d'une approche théorique qui mettait systématiquement l'émotion hors-jeu, *Asteroid City* propose l'exact contrepied. Jamais le cinéaste n'a paru autant se livrer sur sa condition d'artiste que dans ce film. Par une trouvaille narrative qu'il serait criminel de déflorer ici, Anderson traite frontalement de ses peurs, des limites de son art et propose in fine une réflexion d'une grande mélancolie sur les affres de la création. Cela passe évidemment par le parcours émotionnel de ses personnages, tous admirablement caractérisés. Le cinéma d'Anderson retrouve alors une force d'incarnation qui manquait cruellement à ses derniers travaux. L'émotion peut alors envahir le spectateur sans retenue.

Sous ses airs de petit théâtre de marionnettes léger et artificiel, *Asteroid City* cache en fait une proposition beaucoup plus torturée et désabusée qu'elle n'y parait. Il y est question de deuil, de romance empêchée et plus globalement de la peur du vide. Wes Anderson ose marier ces problématiques existentielles complexes avec l'artificialité des effets qu'il maîtrise comme personne. Le résultat est aussi drôle que cruel, aussi profond que divertissant et aussi intime qu'universel. Il faut remonter à *Moonrise Kingdom*, il y a déjà onze ans, pour attribuer ces adjectifs à un film de Wes Anderson. De là à dire que le réalisateur tutoie de nouveau un tel sommet, il n'y a qu'un pas. (A. Rousseau, *lebleudumiroir.fr)*

SÉANCE UNIQUE sous les étoiles, le jeudi 3 août !

JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES

Écrit et réalisé par Jeanne HERRY
France 2023 1h58
avec Dali Bensalah, Leïla Bekhti, Elodie Bouchez, Suliane Brahim, Jean-Pierre Darroussin, Adèle Exarchopoulos, Grégory Gadebois, Gilles Lellouche, Miou-Miou, Denis Podalydès…

La Justice Restaurative, également appelée Justice Réparatrice, propose à des personnes victimes et auteurs d'infractions de dialoguer dans des dispositifs sécurisés, encadrés par des professionnels et des bénévoles. Nassim, Issa et Thomas, condamnés pour vols avec violence, Grégoire, Nawelle et Sabine, victimes de homejacking, de braquages et de vol à l'arraché, mais aussi Chloé, victime de viols incestueux, vont tous s'engager tous dans ce programme.
Tenter de soulager le traumatisme qu'une victime d'un délit ou d'un crime se traîne comme un boulet maléfique a très longtemps été oublié par l'appareil judiciaire. Même si la justice est passée, que les condamnés se retrouvent derrière les barreaux et purgent leur peine, les victimes ont très peu leur place dans ce processus. Et c'est là qu'intervient le concept de justice réparatrice. Les hommes décrits par le film ne sont pas des grands criminels mais leurs actes ont des conséquences durables sur leurs victimes, même s'ils n'ont duré que quelques minutes, même si tout le monde est sain et sauf. On pourrait penser que la vie peut reprendre, sauf qu'elle ne reprend pas comme si de rien n'était. Le traumatisme de l'agression est là et bien là et c'est un élément nouveau dans l'existence de la victime. Il y a un avant et un après. Comment fait-on alors pour reprendre le cours de sa vie ?
La réalisatrice Jeanne Herry construit son récit en trois axes : le travail en groupe des victimes et des détenus, avec un encadrement permanent, le travail individuel et intime d'une jeune femme qui veut rencontrer son violeur aujourd'hui libre, et le regard des travailleurs sociaux sur leur mission.

Dans le parcours de tous ces protagonistes, il y aura de la colère et de l'espoir, des silences et des mots, des alliances et des déchirements, des prises de conscience et de la confiance retrouvée… Et au bout du chemin, parfois, des réparations intimes et salvatrices, enfantées par la rencontre entre ces individualités. Un film fort et indispensable.

Séance sous les étoiles le jeudi 27 juillet !

WAHOU !

Écrit et réalisé par Bruno PODALYDÈS
France 2023 1h30
avec Karin Viard, Bruno Podalydès, Sabine Azéma, Eddy Mitchell, Agnès Jaoui, Victor Lefebvre, Isabelle Candelier, Patrick Ligardes, Roschdy Zem, Denis Podalydès…

Cette comédie douce-amère, très finement écrite et mise en scène, s'attache à faire le portrait malicieux, goguenard mais finalement bienveillant de deux agents immobiliers. Et c'est une nouvelle occasion de brosser, avec une apparente légèreté qui n'empêche nullement la lucidité, ni l'acuité du regard, un tableau aussi hilarant que décapant de notre monde moderne. Sans chercher à mener une quelconque bataille, simplement en nous tendant un miroir à peine déformant.
Catherine (Karine Viard) et Oracio (Bruno Podalydès lui-même) sont donc conseillers immobiliers au sein de l'agence répondant au nom pétaradant de Wahou !, écrit en lettre rouge sur leurs dépliants publicitaires. Ils enchaînent en ce moment les visites de deux biens : une grande maison bourgeoise « piscinable, proche RER », et un petit appartement moderne situé en plein triangle d'or de Bougival. Malgré des visites agitées et assez peu concluantes, ils ne perdent pas de vue leur objectif : provoquer chez les potentiels acheteurs le coup de cœur, le vrai, l'unique, le spontané, qui leur fera oublier tous les défauts de la bicoque ou du deux pièces cuisine. Celui qui les fera s'exclamer : « Wahou ! »

En quelques scènes, Podalydès donne le ton et le rythme qui prévaudront tout au long du récit. Par la répétition des situations, les visites s'enchaînant entre la villa et l'appartement, le film installe un dispositif de saynètes tantôt drôles, tantôt touchantes et déroule ainsi son petit kaléidoscope de personnalités et de comportements. Avec, en fil rouge hilarant, les visites de la demeure de maître, dont les actuels propriétaires – Sabine Azema et Eddy Mitchell épatants en vieux couple complice –, passablement imprévisibles, ne sont pas toujours absents au moment où il le faudrait et pourraient bien ne pas être vraiment pressés de vendre ce havre de paix en banlieue parisienne…

SÉANCE UNIQUE sous les étoiles, le jeudi 10 août !

EVERYTHING EVERYWHERE ALL AT ONCE

Écrit et réalisé par Daniel KWAN et Daniel SCHEINERT
USA 2022 2h19 **VOSTF**
avec Michelle Yeoh, Jamie Lee Curtis,
Ke Huy Quan, Stéphanie Hsu, James Hong…

TOUS LES OSCARS, DANS (PRESQUE) TOUTES LES CATÉGORIES, LA MÊME ANNÉE 2023.

Ce film intègre dans son histoire toute la complexité de notre époque et la sémantique de la culture des univers parallèles des internets, ces réseaux interconnectés qui sont autant de réalités contradictoires, dont la simultanéité nous submerge, partagés entre optimisme et terreur technologique, dans un chaos émotionnel qu'incarne brillamment le personnage d'Evelyn joué par Michelle Yeoh.

Pour exprimer ce chaos, cette saturation et ce désarroi très contemporain, les réalisateurs ont juxtaposé plusieurs couches d'univers parallèles, à commencer par le multiculturalisme de la famille au centre de cette histoire, inspiré de la propre famille de Daniel Kwan, fils d'immigrants de Taipei et de Hong Kong, les personnages s'exprimant tour à tour en cantonais, mandarin et en anglais. La deuxième couche est la méta-histoire des acteurs eux-mêmes, intégrant dans les univers parallèles le parcours de Michèle Yeoh en star de films d'arts martiaux et celui de Ke Huy Quan qui fut assistant réalisateur de Wong Kar Wai (d'où la référence à *In the mood for love)*. La troisième couche est ce qu'on appelle le « pop surréalisme », en anglais « lowbrow », courant artistique exposé dans des galeries alternatives car non considéré comme intellectuel ou « high brow ». Tous les univers parallèles traversés par les personnages participent de cette culture. Toutes ces couleurs mixées dans les tambours parallèles de la laverie de cette famille américaine donnent cette œuvre bariolée, chatoyante et fascinante. Pour citer Daniel Kwan : « quand vous regardez quelque chose assez longtemps, vous pouvez rendre n'importe quoi significatif, c'est désespéré et dangereux, mais c'est aussi très beau et nous en avons besoin parce que tout le monde regarde tout et ne voit aucun sens. » C'est pour cela que sur la durée, on finit au milieu de ce chaos, de ces univers absurdes, par ressentir une émotion qui, dans l'accélération finale, nous saisit par surprise pour laisser une empreinte durable, comme un point d'orgue, ce point d'orgue qui accompagne chaque titre de chapitre et qui explique le succès du film.

Séance sous les étoiles le mardi 15 août !

OPPENHEIMER

Écrit et réalisé par Christopher NOLAN
USA 2023 3h **VOSTF** Couleur et Noir & blanc
D'après la biographie *Robert Oppenheimer – Triomphe et tragédie d'un génie* de Kai Bird et Martin J. Sherwin (tout récemment publié en français aux éditions Le Cherche Midi)

Christopher Nolan abandonne les scénarios de science-fiction et laisse tomber définitivement Batman (pas trop tôt !) pour se pencher, comme dans le très bon *Dunkerque*, sur un épisode marquant de l'histoire du vingtième siècle. En l'occurrence sur un homme qui a joué un rôle déterminant dans le destin de l'humanité : Julius Robert Oppenheimer, surnommé le « père de la bombe atomique ».

Physicien théoricien américain né en 1904, il devient pendant la Deuxième Guerre Mondiale le coordinateur de l'opération top secret « Mahattan », visant à développer l'arme atomique américaine, en réponse, dans un premier temps, aux supposés projets de l'Allemagne nazie… Il travaille avec ses équipes sur la fission de l'uranium et du plutonium dans le fameux laboratoire de Los Alamos, au Nouveau-Mexique. Le 16 juillet 1945, la première bombe nucléaire, baptisée « Trinity », explose dans le désert d'Alamagordo, créant un nuage de 13 km de haut…
D'abord fier de cette réussite – sur le plan scientifique, elle est incontestable –, Oppenheimer va progressivement changer d'avis dès après l'anéantissement d'Hiroshima le 6 août de la même année. Jusqu'à déclarer lors d'un entretien à la télévision en 1965 : « Maintenant, je suis devenu la mort, le destructeur des mondes. » Dans le collimateur du FBI qui rédige un rapport de 10 000 pages sur lui, Oppenheimer est suspecté de sympathies communistes et devient l'objet d'une « formidable inquisition à l'américaine », selon la biographie de Bird et Sherwin, récompensée par le Prix Pulitzer.

On peut compter sur Christopher Nolan pour rendre cette histoire palpitante. Le film annonce est de ce point de vue assez saisissant, alternant couleur et noir et blanc, moments spectaculaires et scènes plus intimes, voire introspectives, faisant une large part aux parts d'ombre et de doute du personnage, incarné par l'acteur irlandais Cilian Murphy.

PROGRAMME

Utopia Sainte Bernadette. *3 salles. 5 Avenue du Docteur Pezet. Tram ligne 1, Arrêt Saint Eloi.*

À CONTRETEMPS
du 02/08 au 29/08

LES ALGUES VERTES
du 09/08 au 29/08

ASSAUT
du 19/07 au 08/08

ASTEROID CITY
du 19/07 au 08/08

LES AVANTAGES DE VOYAGER EN TRAIN
du 09/08 au 29/08

BLANQUITA
du 26/07 au 15/08

CAITI BLUES
du 19/07 au 08/08

CHIEN DE LA CASSE
du 19/07 au 15/08

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS
du 26/07 au 15/08

L'ÉDUCATION D'ADEMOKA
du 19/07 au 08/08

FIFI
du 19/07 au 01/08

LES FILLES D'OLFA
du 02/08 au 29/08

LES HERBES SÈCHES
du 09/08 au 29/08

IL BOEMO
du 19/07 au 08/08

JUNIORS
du 26/07 au 22/08

LOVE LIFE
du 19/07 au 25/07

MASTER GARDENER
du 09/08 au 29/08

MILLENNIUM MAMBO
du 09/08 au 29/08

LA NUIT DU VERRE D'EAU
du 19/07 au 25/07

LES OMBRES PERSANES
à partir du 16/08

OPPENHEIMER
à partir du 15/08

LE PROCESSUS DE PAIX
du 19/07 au 25/07

PUNCH-DRUNK LOVE
du 09/08 au 29/08

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT
à partir du 16/08

SABOTAGE
à partir du 16/08

SUR LA BRANCHE
à partir du 23/08

VERS UN AVENIR RADIEUX
du 26/07 au 29/08

WAHOU !
Du 19/07 au 01/08

WELFARE
du 19/07 au 29/08

YAMABUKI
du 02/08 au 29/08

YANNICK
à partir du 23/08

Le ciné des enfants

CAPITAINES !
Du 02/08 au 15/08
+ atelier-goûter le 02/08

LA BALEINE ET L'ESCARGOTE
Du 02/08 au 15/08

LES GRANDES VACANCES DE COWBOY ET INDIEN
du 16/08 au 29/08

LITTLE NEMO
du 19/07 au 01/08

NINA ET LE SECRET DU HERISSON
du 16/08 au 29/08

OLLIE ET CIE
du 19/07 au 01/08

Rétrospective Lars Von Trier

du 19/07 au 08/08

BREAKING THE WAVES
DANCER IN THE DARK
DOGVILLE
EUROPA
LES IDIOTS
MELANCHOLIA
THE DIREKTOR

Les toiles du château

du 19/07 au 15/08

ASTEROID CITY le 19/07
WAHOU ! le 27/07
JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES le 03/08
EVERYTHING EVERYWHERE ALL AT ONCE le 10/08
OPPENHEIMER le 15/08

MERCREDI 19 JUILLET	11H00 FIFI 12H00 ÉDUCATION ADEMOKA 11H00 NUIT DU VERRE D'EAU		17H00 LITTLE NEMO 17H10 OLLIE & COMPAGNIE 16H10 PROCESSUS DE PAIX	18H45 CAITI BLUES 18H00 WAHOU ! 17H50 LOVE LIFE	20H30 ASSAUT 20H00 IL BOEMO 20H15 Lars Von Trier EUROPA	PLEIN AIR DÈS 19H30 À GRABELS *ASTEROID CITY*
JEUDI 20 JUILLET	11H00 IL BOEMO 11H00 WAHOU ! 11H00 PROCESSUS DE PAIX		16H50 FIFI 16H30 ÉDUCATION ADEMOKA	18H15 NUIT DU VERRE D'EAU 18H50 CAITI BLUES 18H20 ASSAUT	20H00 Lars Von Trier BREAKING THE WAVES 20H30 ASTEROID CITY 20H10 LOVE LIFE	
VENDREDI 21 JUILLET	11H00 PROCESSUS DE PAIX 11H00 LOVE LIFE 11H00 WAHOU !		16H45 ÉDUCATION ADEMOKA 16H00 CAITI BLUES 16H30 ASSAUT	18H30 FIFI 17H45 WELFARE 18H20 ASTEROID CITY	20H45 IL BOEMO 20H50 CHIEN DE LA CASSE 20H40 NUIT DU VERRE D'EAU	
SAMEDI 22 JUILLET	11H00 WAHOU ! 11H00 FIFI 11H00 IL BOEMO		17H10 LITTLE NEMO 16H45 ASTEROID CITY 17H20 OLLIE & COMPAGNIE	18H55 Lars Von Trier LE DIREKTOR 18H45 CAITI BLUES 18H50 CHIEN DE LA CASSE	20H50 ÉDUCATION ADEMOKA 20H30 Lars Von Trier LES IDIOTS 20H40 ASSAUT	
DIMANCHE 23 JUILLET	12H00 WELFARE 12H15 CAITI BLUES 12H10 ÉDUCATION ADEMOKA	14H00 ASSAUT 14H10 NUIT DU VERRE D'EAU	15H20 IL BOEMO 15H45 LITTLE NEMO 16H00 OLLIE & COMPAGNIE	18H00 ASTEROID CITY 17H30 PROCESSUS DE PAIX 17H00 WAHOU !	20H00 Lars Von Trier MELANCHOLIA 20H15 CHIEN DE LA CASSE 19H40 LOVE LIFE	
LUNDI 24 JUILLET	11H00 bébé IL BOEMO 11H00 FIFI 11H00 LOVE LIFE		17H00 Lars Von Trier DOGVILLE 16H40 PROCESSUS DE PAIX 16H45 CAITI BLUES	18H20 WAHOU ! 18H30 ÉDUCATION ADEMOKA	20H30 NUIT DU VERRE D'EAU 20H20 ASTEROID CITY 20H40 ASSAUT	
MARDI 25 JUILLET	11H00 NUIT DU VERRE D'EAU (D) 11H00 ASSAUT 11H00 ASTEROID CITY		16H20 WAHOU ! 16H00 ÉDUCATION ADEMOKA 16H30 LOVE LIFE (D)	18H15 PROCESSUS DE PAIX (D) 17H45 IL BOEMO 18H45 FIFI	20H00 WELFARE 20H20 Lars Von Trier DANCER IN THE DARK 20H50 CAITI BLUES	

MERCREDI 26 JUILLET	11H00 ASTEROID CITY		17H00 JUNIORS	19H00 BLANQUITA	20H50 UN AVENIR RADIEUX	
	11H00 ASSAUT		16H40 LITTLE NEMO	18H30 FIFI	20H30 DAMNÉS NE PLEURENT	
	11H00 IL BOEMO		16H50 OLLIE & COMPAGNIE	17H40 WELFARE	20H40 CAITI BLUES	
JEUDI 27 JUILLET	11H00 ÉDUCATION D'ADEMOKA		16H15 IL BOEMO	18H50 UN AVENIR RADIEUX	20H40 BLANQUITA	PLEIN AIR DÈS 19H30 À GRABELS *WAHOU !*
	11H00 Lars Von Trier DANCER IN THE DARK		16H35 DAMNÉS NE PLEURENT	18H40 JUNIORS	20H30 Lars Von Trier DOGVILLE	
	11H00 ASTEROID CITY		17H00 FIFI	19H00 CHIEN DE LA CASSE	20H50 CAITI BLUES	
VENDREDI 28 JUILLET	11H00 CHIEN DE LA CASSE		16H45 BLANQUITA	18H45 ASTEROID CITY	20H50 UN AVENIR RADIEUX	
	11H00 FIFI		16H50 ASSAUT	18H40 JUNIORS	20H30 Lars Von Trier LE DIREKTOR	
	11H00 DAMNÉS NE PLEURENT		16H15 ÉDUCATION D'ADEMOKA	18H00 IL BOEMO	20H40 CAITI BLUES	
SAMEDI 29 JUILLET	11H00 ASTEROID CITY		17H10 JUNIORS	19H00 UN AVENIR RADIEUX	20H50 BLANQUITA	
	11H00 CAITI BLUES		17H00 OLLIE & COMPAGNIE	18H20 Lars Von Trier LES IDIOTS	20H40 WAHOU !	
	11H00 ASSAUT		16H45 LITTLE NEMO	18H30 FIFI	20H30 DAMNÉS NE PLEURENT	
DIMANCHE 30 JUILLET	12H00 WAHOU ! (D)	15H00 ÉDUCATION D'ADEMOKA	16H50 JUNIORS	18H40 UN AVENIR RADIEUX	20H30 DAMNÉS NE PLEURENT	
	12H10 JUNIORS	14H00 Lars Von Trier BREAKING THE WAVES	17H00 OLLIE & COMPAGNIE (D)	18H15 IL BOEMO	20H50 BLANQUITA	
	12H30 IL BOEMO	15H10 ASTEROID CITY	17H10 LITTLE NEMO (D)	19H30 WELFARE		
LUNDI 31 JUILLET	11H00 bébé CAITI BLUES		17H10 UN AVENIR RADIEUX	19H00 BLANQUITA	20H50 DAMNÉS NE PLEURENT	
	11H00 JUNIORS		16H30 FIFI (D)	18H30 Lars Von Trier EUROPA	20H40 CHIEN DE LA CASSE	
	11H00 ÉDUCATION D'ADEMOKA		16H50 ASSAUT	18H40 JUNIORS	20H30 ASTEROID CITY	
MARDI 1er AOÛT	11H00 BLANQUITA		15H50 WELFARE	18H50 CAITI BLUES	20H30 Lars Von Trier MELANCHOLIA	
	11H00 UN AVENIR RADIEUX		16H10 DAMNÉS NE PLEURENT	18H15 JUNIORS	20H00 IL BOEMO	
	11H00 JUNIORS		16H30 ASTEROID CITY	18H30 ÉDUCATION D'ADEMOKA	20H20 ASSAUT	

Du 19 juillet au 15 août, musique, repas en plein air, **cinéma sous les étoiles !**
On se retrouve dans le parc du château de Grabels, avec ***Asteroid city*** le 19/07, ***Wahou !*** le 27/07, ***Je verrai toujours vos visages*** le 03 /08, ***Everything everywhere all at once*** le 10/08, et ***Oppenheimer*** le 15/08 .

MERCREDI 2 AOÛT	11H00 Lars Von Trier EUROPA (D)		16H00 CAPITAINES !	19H00 CAITI BLUES	20H40 YAMABUKI	
	12H00 BLANQUITA		16H20 JUNIORS	18H50 UN AVENIR RADIEUX	20H45 À CONTRETEMPS	
	11H00 DAMNÉS NE PLEURENT		16H10 BALEINE ESCARGOTE	18H15 IL BOEMO	20H50 LES FILLES D'OLFA	
JEUDI 3 AOÛT	11H00 ASSAUT		16H10 BLANQUITA	18H00 Lars Von Trier (D) BREAKING THE WAVES	20H50 YAMABUKI	PLEIN AIR DÈS 19H30 À GRABELS *JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES*
	11H00 ASTEROID CITY		16H50 JUNIORS	18H40 LES FILLES D'OLFA	20H45 À CONTRETEMPS	
	11H00 CAITI BLUES		16H40 DAMNÉS NE PLEURENT	18H45 CHIEN DE LA CASSE	20H40 UN AVENIR RADIEUX	
VENDREDI 4 AOÛT	11H00 ÉDUCATION ADEMOKA		16H55 UN AVENIR RADIEUX	18H50 À CONTRETEMPS	20H50 YAMABUKI	
	11H00 CHIEN DE LA CASSE		17H00 CAITI BLUES	18H45 JUNIORS	20H40 LES FILLES D'OLFA	
	11H00 ASSAUT		16H40 ASTEROID CITY	18H40 DAMNÉS NE PLEURENT	20H45 BLANQUITA	
SAMEDI 5 AOÛT	11H00 UN AVENIR RADIEUX		16H00 LES FILLES D'OLFA	18H05 YAMABUKI	20H00 Lars Von Trier DOGVILLE (D)	
	11H00 BLANQUITA		16H50 ASSAUT	18H40 JUNIORS	20H40 À CONTRETEMPS	
	11H00 CAITI BLUES		16H40 BALEINE ESCARGOTE	17H45 WELFARE	20H50 DAMNÉS NE PLEURENT	
DIMANCHE 6 AOÛT	12H15 Lars Von Trier MELANCHOLIA (D)	14H45 LES FILLES D'OLFA	16H50 UN AVENIR RADIEUX	18H45 YAMABUKI	20H40 À CONTRETEMPS	
	12H30 Lars Von Trier LES IDIOTS (D)	14H50 DAMNÉS NE PLEURENT	17H00 JUNIORS	18H55 BLANQUITA	20H45 Lars Von Trier LE DIREKTOR (D)	
	13H00 WELFARE		16H30 BALEINE ESCARGOTE	18H30 ASTEROID CITY	20H30 ÉDUCATION ADEMOKA	

LUNDI 7 AOÛT	11H00 IL BOEMO		17H00 BLANQUITA	18H50 À CONTRETEMPS	20H50 YAMABUKI	
	11H00 JUNIORS		16H50 ASTEROID CITY	18H55 UN AVENIR RADIEUX	20H45 LES FILLES D'OLFA	
	11H00 ASSAUT		16H45 ÉDUCATION ADEMOKA	18H30 DAMNÉS NE PLEURENT	20H40 CHIEN DE LA CASSE	
MARDI 8 AOÛT	11H00 bébé YAMABUKI		16H15 Lars Von Trier DANCER IN THE DARK (D)	18H50 ASTEROID CITY (D)	20H50 UN AVENIR RADIEUX	
	11H00 JUNIORS		16H50 À CONTRETEMPS	18H55 (D) ÉDUCATION ADEMOKA	20H40 IL BOEMO (D)	
	11H00 LES FILLES D'OLFA		17H00 ASSAUT (D)	18H45 BLANQUITA	20H45 CAITI BLUES (D)	

Pour vous aider à nous rejoindre pendant les travaux, la TAM vous informe sur les perturbations de son réseau sur tram5-montpellier3m.fr

MERCREDI 9 AOÛT	11H00 YAMABUKI		16H45 CAPITAINES ! (D)	18H30 MASTER GARDENER	20H40 LES ALGUES VERTES	
	11H00 À CONTRETEMPS		16H20 BALEINE ESCARGOTE	17H20 LES HERBES SÈCHES	20H50 PUNCH-DRUNK LOVE	
	11H00 LES FILLES D'OLFA		16H50 JUNIORS	19H00 UN AVENIR RADIEUX	20H45 LES AVANTAGES DE...	
JEUDI 10 AOÛT	11H00 BLANQUITA	15H15 LES HERBES SÈCHES		18H45 LES ALGUES VERTES	20H50 À CONTRETEMPS	PLEIN AIR DÈS 19H30 À GRABELS *EVERYTHING EVERYWHERE ALL AT ONCE*
	11H00 bébé LES FILLES D'OLFA		17H00 PUNCH-DRUNK LOVE	18H50 JUNIORS	20H40 MASTER GARDENER	
	11H00 UN AVENIR RADIEUX		16H45 YAMABUKI	18H40 DAMNÉS NE PLEURENT	20H45 LES AVANTAGES DE...	
VENDREDI 11 AOÛT	11H00 BLANQUITA		15H50 À CONTRETEMPS	17H50 YAMABUKI	19H40 LES HERBES SÈCHES	
	11H00 PUNCH-DRUNK LOVE		16H30 JUNIORS	18H30 MASTER GARDENER	20H40 LES ALGUES VERTES	
	11H00 DAMNÉS NE PLEURENT		16H50 LES FILLES D'OLFA	19H00 UN AVENIR RADIEUX	20H50 LES AVANTAGES DE...	
SAMEDI 12 AOÛT	11H00 BLANQUITA		16H35 MASTER GARDENER	18H40 LES ALGUES VERTES	20H45 YAMABUKI	
	11H00 JUNIORS		16H15 BALEINE ESCARGOTE	17H15 LES HERBES SÈCHES	20H50 PUNCH-DRUNK LOVE	
	11H00 DAMNÉS NE PLEURENT		16H30 LES FILLES D'OLFA	18H40 LES AVANTAGES DE...	20H40 UN AVENIR RADIEUX	
DIMANCHE 13 AOÛT	12H05 UN AVENIR RADIEUX	14H10 MASTER GARDENER	16H20 LES ALGUES VERTES	18H20 YAMABUKI	20H15 LES FILLES D'OLFA	
	11H50 PUNCH-DRUNK LOVE	13H40 LES HERBES SÈCHES	17H15 BALEINE ESCARGOTE (D)	18H15 À CONTRETEMPS	20H20 MILLENNIUM MAMBO	
	12H10 CHIEN DE LA CASSE	14H00 DAMNÉS NE PLEURENT	16H10 JUNIORS	18H00 WELFARE	21H00 LES AVANTAGES DE...	
LUNDI 14 AOÛT	11H00 À CONTRETEMPS		16H00 CHIEN DE LA CASSE (D)	17H50 LES ALGUES VERTES	20H00 WELFARE	
	11H00 YAMABUKI		15H00 LES HERBES SÈCHES	18H40 MASTER GARDENER	20H50 LES AVANTAGES DE...	
	11H00 BLANQUITA		16H10 MILLENNIUM MAMBO	18H30 PUNCH-DRUNK LOVE	20H30 LES FILLES D'OLFA	
MARDI 15 AOÛT	11H00 LES ALGUES VERTES		15H40 (D) DAMNÉS NE PLEURENT	17H45 MILLENNIUM MAMBO	20H00 MASTER GARDENER	PLEIN AIR DÈS 19H30 À GRABELS *OPPENHEIMER*
	11H00 YAMABUKI		15H00 LES HERBES SÈCHES	18H30 JUNIORS	20H20 LES AVANTAGES DE...	
	11H00 UN AVENIR RADIEUX		16H15 BLANQUITA (D)	18H10 LES FILLES D'OLFA	20H15 À CONTRETEMPS	

Les tarifs à Utopia : pour les moins de 14 ans, tarif unique 4€ pour tous les films.
1re séances de la journée : 4€. Puis **6,50€** ou **abonnements : 50€** les 10 places, abonnez-vous, c'est non daté, non nominatif et utilisable dans tous les Utopia ! Utopia est partenaire du **YOOT** (étudiants) et du **Pass Culture**.

MERCREDI 16 AOÛT	11H00 LES ALGUES VERTES		16H10 NINA ET LE SECRET ...	17H40 LES OMBRES PERSANES	19H45 OPPENHEIMER
	11H00 MASTER GARDENER		16H45 GRANDES VACANCES...	18H15 YAMABUKI	20H10 SABOTAGE
	11H00 LES AVANTAGES DE		15H50 JUNIORS	17H40 UN AVENIR RADIEUX	19H30 LES HERBES SÈCHES
JEUDI 17 AOÛT		13H35 LES FILLES D'OLFA	15H40 LES ALGUES VERTES	17H45 YAMABUKI	19H40 OPPENHEIMER
		14H10 À CONTRETEMPS	16H10 UN AVENIR RADIEUX	18H00 SABOTAGE	20H00 LES OMBRES PERSANES
		13H30 JUNIORS	15H20 LES HERBES SÈCHES	18H50 PUNCH-DRUNK LOVE	20H40 MASTER GARDENER

VENDREDI 18 AOÛT	11H00 JUNIORS		15H35 LES FILLES D'OLFA	17H40 LES OMBRES PERSANES	19H45 QUAND LES VAGUES...	
	11H00 À CONTRETEMPS		15H30 SABOTAGE	17H30 LES ALGUES VERTES	19H40 OPPENHEIMER	
	11H00 LES AVANTAGES DE		15H40 YAMABUKI	17H25 MASTER GARDENER	19H30 LES HERBES SÈCHES	
SAMEDI 19 AOÛT	11H00 LES FILLES D'OLFA		15H45 JUNIORS	17H35 LES OMBRES PERSANES	19H40 OPPENHEIMER	
	11H00 LES AVANTAGES DE		16H15 GRANDES VACANCES...	17H30 SABOTAGE	19H30 QUAND LES VAGUES...	
	11H00 LES ALGUES VERTES		16H00 LES HERBES SÈCHES		19H45 WELFARE	
DIMANCHE 20 AOÛT	11H00 À CONTRETEMPS	13H00 LES OMBRES PERSANES	15H10 JUNIORS (D)	17H00 YAMABUKI	19H00 QUAND LES VAGUES...	
	11H05 MASTER GARDENER	13H10 SABOTAGE	15H20 GRANDES VACANCES...	16H30 LES AVANTAGES DE	18H50 OPPENHEIMER	
	11H10 UN AVENIR RADIEUX	13H00 MILLENNIUM MAMBO	15H15 PUNCH-DRUNK LOVE	17H05 LES FILLES D'OLFA	19H10 LES HERBES SÈCHES	
LUNDI 21 AOÛT	11H00 bébé PUNCH-DRUNK LOVE		15H20 LES FILLES D'OLFA	17H30 LES OMBRES PERSANES	19H30 OPPENHEIMER	
	11H00 LES ALGUES VERTES		16H00 LES AVANTAGES DE	18H00 À CONTRETEMPS	20H00 SABOTAGE	
	11H00 UN AVENIR RADIEUX		15H50 YAMABUKI	17H50 MILLENNIUM MAMBO	20H10 MASTER GARDENER	
MARDI 22 AOÛT	11H00 LES AVANTAGES DE		15H15 MILLENNIUM MAMBO	17H30 SABOTAGE	19H30 OPPENHEIMER	
	11H00 LES OMBRES PERSANES		15H45 UN AVENIR RADIEUX	17H35 LES ALGUES VERTES	19H40 WELFARE	
	11H00 YAMABUKI		16H30 LES FILLES D'OLFA	18H40 PUNCH-DRUNK LOVE	20H30 À CONTRETEMPS	

Les séances « Bébé » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 23 AOÛT	13H50 LES ALGUES VERTES	15H50 NINA ET LE SECRET (D)		17H20 LES HERBES SÈCHES	21H00 SUR LA BRANCHE	
	14H00 QUAND LES VAGUES...			17H25 YANNICK	19H40 OPPENHEIMER	
	13H45 LES OMBRES PERSANES	15H45 GRANDES VACANCES...	16H50 UN AVENIR RADIEUX	18H40 LES FILLES D'OLFA	20H45 SABOTAGE	
JEUDI 24 AOÛT		14H30 LES OMBRES PERSANES	16H35 LES ALGUES VERTES	18H40 SUR LA BRANCHE	20H30 YANNICK	
		14H00 YAMABUKI	15H50 MASTER GARDENER	17H55 PUNCH-DRUNK LOVE	19H45 OPPENHEIMER	
		13H40 bébé UN AVENIR RADIEUX	15H30 SABOTAGE	17H30 LES HERBES SÈCHES	21H00 LES AVANTAGES DE...	
VENDREDI 25 AOÛT		14H00 À CONTRETEMPS	16H00 SABOTAGE	18H00 LES ALGUES VERTES	20H00 YANNICK	
		13H50 LES FILLES D'OLFA	15H55 SUR LA BRANCHE	17H45 LES OMBRES PERSANES	19H50 OPPENHEIMER	
		13H45 LES AVANTAGES DE...	15H45 MASTER GARDENER	17H50 YAMABUKI	19H45 QUAND LES VAGUES...	
SAMEDI 26 AOÛT		13H50 UN AVENIR RADIEUX	15H40 À CONTRETEMPS	17H40 SUR LA BRANCHE	19H30 OPPENHEIMER	
		13H45 SABOTAGE	15H45 LES OMBRES PERSANES	17H45 LES ALGUES VERTES	19H45 QUAND LES VAGUES...	
		14H00 MASTER GARDENER	16H10 GRANDES VACANCES...	17H30 LES FILLES D'OLFA	20H00 YANNICK	
DIMANCHE 27 AOÛT	11H30 QUAND LES VAGUES...	15H00 À CONTRETEMPS	17H00 LES AVANTAGES DE...		19H00 OPPENHEIMER	
	11H10 WELFARE (D)	14H10 SUR LA BRANCHE	16H00 SABOTAGE	18H00 YANNICK	19H40 YAMABUKI	
	11H00 LES HERBES SÈCHES	14H35 LES FILLES D'OLFA	16H40 (D) GRANDES VACANCES...	17H45 LES OMBRES PERSANES	19H50 MILLENNIUM MAMBO	
LUNDI 28 AOÛT		14H00 MILLENNIUM MAMBO	16H15 LES FILLES D'OLFA (D)	18H20 PUNCH-DRUNK LOVE	20H30 YANNICK	
		13H50 SABOTAGE	15H50 LES OMBRES PERSANES	18H00 SUR LA BRANCHE	19H45 OPPENHEIMER	
		13H45 YAMABUKI	15H40 (D) AVANTAGES VOYAGER...	17H40 UN AVENIR RADIEUX (D)	19H30 LES HERBES SÈCHES (D)	
MARDI 29 AOÛT		14H00 YANNICK	15H30 YAMABUKI (D)	17H30 SABOTAGE	19H30 QUAND LES VAGUES...	
		13H50 PUNCH-DRUNK LOVE (D)	15H40 MASTER GARDENER (D)	17H45 À CONTRETEMPS (D)	19H45 OPPENHEIMER	
		13H55 LES OMBRES PERSANES	16H00 LES ALGUES VERTES (D)	18H00 MILLENNIUM MAMBO (D)	20H15 SUR LA BRANCHE	

LA NUIT DU VERRE D'EAU

Carlos CHAHINE
France / Liban 2022 1h26 **VOSTF**
avec Marilyne Naaman, Antoine Merheb Harb, Nathalie Baye, Pierre Rochefort…
Scénario de Carlos Chahine en collaboration avec Tristan Benoit

Le verre d'eau, c'est celui que, petit enfant, on demande à sa mère en pleine nuit, un prétexte pour la faire venir quand on a peur du noir et qu'on ne veut pas rester seul. À tous les coups ou presque, la maman comprend à demi-mot et vous fait une place dans le lit parental, même si le père râle un peu…
C'est ce souvenir d'enfance qui a inspiré au libanais Carlos Chahine le titre de ce très joli film empreint de la nostalgie d'un pays d'avant la guerre, où pouvaient encore régner une harmonie fragile entre les communautés et une douceur de vie incomparable.
1958. Cette année-là, dix ans après l'indépendance du pays au lendemain de la Guerre, éclate une première Révolution qui va peut-être rebattre les cartes d'un pays à majorité musulmane mais où règne une élite économique et culturelle chrétienne. Nous sommes dans une splendide vallée, bien loin des soubresauts de la capitale, au cœur d'une famille chrétienne aisée, qui reste à l'écart des problématiques politiques. La préoccupation du patriarche, c'est de parvenir à bien marier ses deux filles cadettes Nada et Eva… Mais c'est à la fille aînée Layla que le récit s'intéresse particulièrement. Mariée elle-même à 17 ans avec un homme plus âgé qu'elle n'a jamais aimé, elle trouve en son jeune garçon Charles son seul réconfort. Jusqu'à ce qu'à ce que l'arrivée pour l'été d'une famille de Français, Hélène (Nathalie Baye) et son fils le Docteur René (Pierre Rochefort), vienne faire basculer son destin…
Le film délicat et poétique de Carlos Chahine – servi par une très belle photographie qui valorise les paysages superbes des montagnes du Liban – est un beau plaidoyer pour l'émancipation des femmes face à une société patriarcale enfermée dans ses convenances et pratiques archaïques qui brisent chez elles toute aspiration individuelle.

LE PROCESSUS DE PAIX

Ilan KLIPPER
France 2023 1h32
avec Camille Chamoux, Damien Bonnard, Jeanne Balibar, Ariane Ascaride, Laurent Poitrenaux, Quentin Dolmaire…
Scénario de Camille Chamoux et Ilan Klipper

Marie est ce que l'on pourrait qualifier de bordélique. Très bordélique. Au contraire de Simon qui passe son temps à ranger derrière elle. Marie est enjouée, essaie de toujours voir le bon côté, d'apporter de la gaieté dans le quotidien, de faire plein d'activités avec les enfants. Simon, lui, bien que bon père et bonne pâte, a des phases noires où rien ne va et lors desquelles tout envoyer promener, rabrouer et grogner semblent être sa seule réponse. Il faut le supporter, cet ouragan Marie qui bouffe l'existence de Simon ! Il faut le supporter, le Simon qui garde son casque de moto de retour à la maison pour ne pas entendre Marie ! On l'aura compris, ces deux-là ne se supportent plus, semblent au bord de la rupture mais, paradoxalement, sont de toute évidence toujours amoureux.
Comment fait-on lorsqu'on s'aime profondément mais qu'on ne peut plus s'encadrer, dans la vie de tous les jours, rythmée par la routine avec deux enfants en prime ? Après la dispute de trop et surtout suite à la visite impromptue de la sœur de Simon accompagnée de son mari et de ses gosses insupportables, paroxysme du chaos, Marie et Simon décident d'établir une liste de règles qu'ils devront suivre coûte que coûte pour sauver leur couple. Ils l'appellent la charte Universelle des Droits du couple.

On vous laisse découvrir si cette charte va être appliquée, si des améliorations vont être apportées, comment va se passer le week-end en famille chez la mère de Simon (incarnée par une Ariane Ascaride plus qu'en forme)… On vous laisse découvrir ce *Processus de paix* seule, seul, en couple, entre amis… et vous pourriez bien repartir avec quelques idées pas piquées des vers pour écrire votre propre charte des Droits universels du couple.

Il Boemo

Écrit et réalisé par Petr VÁCLAV
République Tchèque / Italie
2022 2h20 **VOSTF**
avec Vojtech Dyk, Barbara Ronchi, Elena Radonicich, Lana Vlady…
Scénario écrit avec la participation de Gilles Taurand

Bohème, Josef Mysliveček, le héros de notre histoire, l'est en raison de ses origines praguoises mais aussi de son mode de vie… Celui que les Vénitiens surnomment alors « Il Boemo » (son nom est définitivement trop difficile à prononcer) est un musicien dans l'âme en même temps qu'un personnage haut en couleur, immigré dans une Italie des années 1770 qui ne l'est pas moins. Plongée dans une Venise libertine plus vraie que nature, dans ses sortilèges, ses envoûtements, les méandres de ses canaux… Portrait passionnant non seulement d'un homme, mais d'une société. On se laisse embarquer dans la partition sans percevoir le monumental travail de recherche en amont, le souci du détail au bémol près. Invitation à baguenauder dans les secrets dessous d'une époque, dans les coulisses et les loges, à observer le comportement du public durant les récitals, quand les mieux lotis jetaient encore leurs détritus sur les spectateurs du parterre… L'on imagine guère les exigences des puissantes starlettes ayant pouvoir de vie et de mort sur la carrière d'un maestro, ses choix musicaux… Les terribles enjeux de pouvoir… C'est à se demander si les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous sont vraiment telles que leurs créateurs les avaient imaginées, ou si elles sont le fruit de concessions qui leur ont été imposées.

Quand on découvre Josef, ce n'est pas vraiment sous son meilleur jour : il est sans le sou, terrassé par le « mal de Naples » (autrement dit la syphilis). Son apparence ne permet pas de deviner les moments de gloire traversés, ni quel bourreau des cœurs il fut sans vouloir l'être, juste par incapacité de résister aux fruits à portée de sa main, fussent-ils défendus. Don Juan autant par plaisir que par opportunisme. Pour un être de basse extraction, fils de minotier, quel autre moyen de monter dans les petits papiers de la noblesse, celle qui tient les cordons de la bourse, que de s'agripper aux jupons des femmes puissantes ? Séduire et puis travailler inlassablement, ne pas laisser le doute s'immiscer. Entretenir cette rage au corps qui conduit à composer, pour répondre à une double nécessité vitale : celle de créer, celle de remplir sa gamelle. Fréquenter les plus belles dames afin de s'extraire de sa condition sociale, il y a pire calvaire. Une première succombera à ses charmes, lui permettra de bien vivre en devenant sa protectrice. Une seconde lui mettra amoureusement le pied à l'étrier en lui présentant le meilleur impresario de l'époque, tout en déclenchant les foudres de la première. Si l'on ajoute les suspicions et colères des maris trompés, on se doute que les aventures de notre Bohème dans la « capitale européenne des plaisirs » n'iront pas sans quelques rebondissements.
Mais notre éternel amoureux à l'oreille absolue ne se contentera pas de faire les gorges chaudes des salons vénitiens, il finira par composer pour les plus grandes cantatrices de l'époque, faisant de son œuvre un écrin au service des plus belles voix. Destin incroyable quand on y songe, ascension romanesque d'un personnage longtemps tombé aux oubliettes après avoir si durement réussi à percer. Il nous reste de lui des écrits de Mozart dont il fut le professeur et qui lui voua une indéfectible amitié, allant jusqu'à lui « emprunter » l'ouverture de son opéra La Nitteti pour en faire l'ouverture de son Mitridate.

Heureusement la SACEM n'existait pas à l'époque, sinon elle serait tombée sur le râble du pauvre Amadeus et aurait mis tout ce beau monde au diapason ! Mais comme l'écrit le réalisateur, « la création est une affaire d'étude, d'influences, de modes, de goûts d'une époque, d'échange intellectuel, d'entraide et d'emprunts… » Vive l'open source, donc !

L'ÉDUCATION D'ADEMOKA

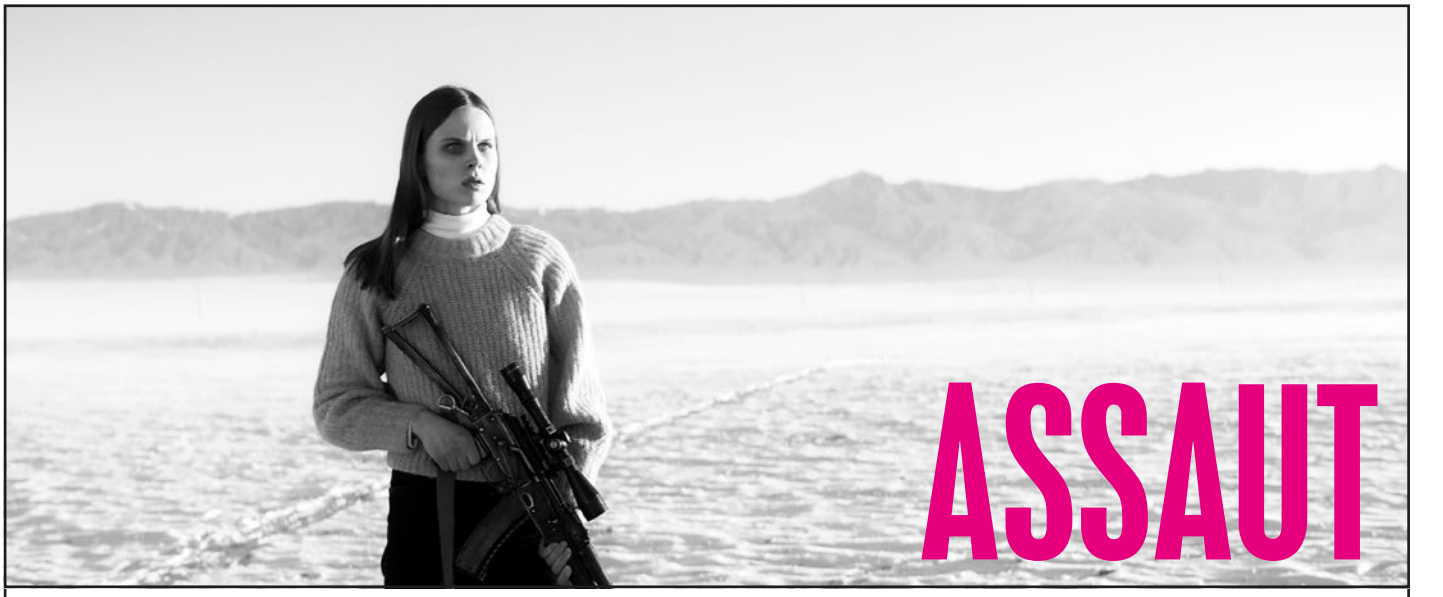
Adilkhan YERZHANOV
Kazakhstan 2023 1h30 **VOSTF**
avec Adema Yerzhanova, Daniyar Alshinov et Bolat Kalymbetov…

Il était une fois, au Kazakhstan, une jeune adolescente sans papiers de 15 ans aux cheveux rouges flamboyants qui rêvait d'aller à l'école… Oui mais voilà, son statut de Lyuli, communauté du Kirghizistan – sorte de gitan d'Asie centrale – autrefois nomade, la maintient enfermée dans l'illégalité et l'absence de citoyenneté. Obligée de mendier pour survivre chichement et nourrir sa famille, vivant dans un cimetière d'avions à ciel ouvert, et totalement à la merci d'une sorte de réseau de mafieux qui ne se gènent pas pour rosser les gens qu'ils emploient, Ademoka, car c'est son nom, est bien loin de pouvoir concrétiser ce vœu ! Bien au contraire, l'on perçoit vite dans le destin qui l'attend, l'inexorable répétition du retour à la frontière et sa traversée.

Il va donc falloir que le hasard s'en mêle. Et ce hasard, tel un grain de sable, va surgir paradoxalement d'un côté totalement inattendu, lors d'une descente de police (que nous découvrons ici guère moins corrompue que la bande mafieuse précédente), où un policier vérifiant le contenu du petit sac jaune dont la jeune fille ne se départit jamais, y découvre, surpris, de grands classiques de la littérature et… un livre de croquis. Reconnaissant son talent, il l'oriente vers un professeur de philosophie certes déclassé, pauvre hère alcoolique et solitaire, qui répond au nom évocateur d'Achab qui lui tend une main plus intéressée que secourable…
Là commence une véritable odyssée homérique, faisant l'éloge de l'égalité des chances, militant pour l'accès à l'art et plus particulièrement la littérature, dans un style burlesque et complètement surréaliste.

Primé lors du 38e festival cinématographique de Varsovie, ce 12e long-métrage du très prolifique Adilkhan Yerzhanov, le Kaurismaki kazakh, que nous avons découvert en France par le sublime *La tendre indifférence du monde*, ou encore l'année passée avec le sombre polar *A dark dark man*, poursuit sa critique de la société kazakh, au sens large. Nous y retrouvons tous les éléments qui font son style désormais reconnaissable : épuré, minimaliste, attaché à ces touches de couleur, aux images magnifiant les étendues désertiques des steppes kazakhes, à l'humour décalé et aux personnages loufoques. La différence dans *L'éducation d'Ademoka* c'est avant tout l'absence de violence explicite, contrairement aussi à *Assaut*, que le distributeur Destiny Films nous fait l'honneur de sortir simultanément. Non que la situation subie par la jeune fille ne soit pas porteuse de violence mais celle-ci est orientée vers une forme poétique et symbolique chargée d'optimisme.

En effet, *L'éducation d'Ademoka* est une ode à la liberté, à l'éducation, et à l'entraide humaine. C'est un film intelligent, plein de citations de Shakespeare, Gogol, Nabokov, ou encore Tchekov, Dante, et bien sûr, Melville, qui, de la dénonciation de la situation des Lyuli en Asie Centrale, dont la chevelure de l'héroine devient l'éclatant symbole (les Lyuli se désignent eux-mêmes sous le nom de Mughat, un terme iranien qui signifie « disciples du culte du feu »), en passant par la critique du système éducatif (dont Assaut nous proposera une version en interne beaucoup plus violente) et de l'avenir laissé aux jeunes générations par des autorités gangrénées, nous amène progressivement, comme les deux protagonistes, sur le terrain de ces livres chargés de leçons de vie permettant de défier la laideur du monde et ouvrant vers l'émancipation culturelle tant rêvée… Le reste n'est que silence !



ASSAUT

Écrit et réalisé par
Adilkhan YERZHANOV
Kazakhstan 2022 1h30 **VOSTF**
avec Azamat Nigmanov, Aleksandra Revenko, Nurbek Mukushev…

Après le magnifique *La Tendre indifférence du monde* et le très noir *A dark dark man*, tous deux sortis sur nos écrans, Adilkan Yerzghanov nous revient avec l'étonnant *Assault*, dont le titre hommage au film de John Carpenter n'est pas le fruit du hasard. Il s'agit d'évidence d'une référence explicite même si le postulat de départ diffère quelque peu.

Quelque part au milieu d'un espace-temps incertain, en plein cœur du Kazakhstan dans un décor enneigé, se trouve une école. Des hommes armés s'introduisent dans l'établissement avec une facilité déconcertante et prennent en otage une classe. A l'extérieur, devant la situation inhabituelle, vu l'éloignement géographique et la passivité des autorités locales, les adultes s'organisent et décident d'intervenir par leurs propres moyens. Pour cela, ils commencent par s'entraîner et élaborer un plan d'attaque.
Cinéaste prolifique et important de son pays, Adilkan Yerzghanov enchaîne les tournages signant plus de 10 films en moins de 10 ans. Une urgence se dégage de son cinéma viscéral et pourtant distancié, toujours emprunt d'un humour décalé, parfois proche de celui de Takeshi Kitano. *Assault* ne déroge pas à cette impression. La galerie de bras cassés devant intervenir dans l'école est absolument irrésistible confirmant ses qualités de portraitistes par un sens très sur du détail et de la scénographie. Ce petit théâtre de l'absurde est composé d'un professeur de mathématiques responsable en partie de la prise d'otage, de son ex-femme, d'un chômeur alcoolique, d'un prof de sport qui se la raconte, d'un ancien combattant et de l'idiot du village. On vous laisse deviner quelle est la seule personne qui manie les armes à feu à la perfection.
La singularité du film tient aussi à l'intelligence d'un scénario qui immerge ces figures ubuesques dans une configuration de pur film de genre. Assaut peut se voir comme un détournement ludique, véritable hold-up jouissif, du cinéma d'action américain le plus ouvertement commercial avec un scénario calibré en apparence, jusque dans ses implications douteuses, à savoir une justification de la loi du talion, de l'intervention brutale sans concession, remise en cause in extremis par un plan génial, d'une ambiguïté troublante.

Ce jeu de dupe entre proie et prédateur, mis en scène avec une très grande rigueur magnifiée par une lumière splendide, est aussi un terrible réquisitoire contre la corruption généralisée d'un système vicié. Drôle, désespéré et constamment lucide sur la situation économique et sociale du pays, le film a aussi le mérite de ne pas contourner son sujet, d'offrir un véritable thriller dynamique et tendu, atteignant son climax lors d'une libération qui impressionne tant par son découpage filmique que par le rythme insufflé. Une réussite totale.

Emmanuel Le Gagne

MILLENNIUM MAMBO

Hou Hsiao Hsien
Taïwan 2001 1h46 **VOSTF**
avec Shu Qi, Jack Kao,
Tuan Chun-hao…
Scénario de Chu Tien-wen.

FESTIVAL DE CANNES 2001,
PRIX SPÉCIAL POUR LA MEILLEURE CONTRIBUTION TECHNIQUE :
L'INGÉNIEUR DU SON TU DUU CHIH

Un des plus beaux films de Hou Hsiao Hsien dans lequel on avance comme dans un rêve. Et ce finalement en version restaurée. L'ouverture du film (peut-être l'une des ouvertures les plus connues du cinéma asiatique) tient d'emblée en haleine. Une jeune femme déambule vivement, longuement, dans une sorte de passage sombre, rythmé d'arcades, de points lumineux… elle tangue plus qu'elle ne marche, ses longs cheveux suivant le tempo d'une musique qui nous situe d'emblée en plein troisième millénaire. On ne saurait dire si la musique suit ou précède le mouvement de cette liane gracile et gracieuse mais le balancement de ces cheveux et de ce corps exerce un effet d'hypnose : on n'est pas pressé de savoir où elle va, la suivre est déjà un plaisir…

Hou Hsiao Hsien on aime. On avait aimé tout particulièrement ses *Fleurs de Shangaï* (1998) puis ensuite *Three Times* (2005) et le tout dernier qui date déjà un peu (mais on attend le prochain avec impatiente) *The Assassin* (2015). On retrouve ici avec plaisir cette façon sensuelle d'utiliser la lumière, ces clairs obscurs troublants, cette façon de prendre son temps, de procéder par petites touches, de s'attarder sur les détails qui donnent si bien à sentir les pulsations des cœurs de personnages incertains… Un siècle sépare ce film du précédent, mais sa façon de faire si particulière se coule dans notre époque moderne avec autant de suavité et de justesse que dans l'évocation d'un temps révolu.

Cette fille qui tangue, c'est Vicky : on la retrouve au milieu d'une bande de jeunes, autour d'une table d'un restaurant de Taïpeh. L'un d'entre eux, magicien bavard, fait des tours avec des pièces de monnaie. Les filles rient, médusées, les copains sont babas… On cause de choses anodines, on fume, on boit, il y a du flirt dans l'air, rien de bien profond ne s'échange. Vicky, comme les autres, vit dans l'instant, flottant dans un sentiment de vacuité nuancée de spleen, entrecoupée de petits plaisirs, de satisfactions immédiates. Ballottée entre un boulot médiocre, un petit ami de son âge qui traficote de la drogue, un amant plus mature qui lui fait l'amour, mais la protège d'une tendresse de grand frère (un passage possible vers un autre avenir?), Vicky est un papillon de nuit que la moindre lumière fascine.
Vicky brûle dans les boîtes de nuit, fume trop, boit trop, a ce charme fragile des éphémères qui ont tôt fait de finir brûlés par l'objet de leur fascination. Pourtant on a parfois l'impression fugitive que l'intuition d'un ailleurs possible l'effleure, que point dans son esprit le soupçon qu'il existe un autre monde que ce petit univers confiné où elle évolue… ou plutôt : où elle n'évolue pas. Lui arrive-t-il de rêver d'une autre dimension pour sa vie ?

Vicky ressemble à plein d'autres jeunes de Taiwan ou d'ailleurs ; ce qui la distingue des autres, de tous les autres, c'est le regard singulier que nous posons sur elle à ce moment où sa jeunesse lui donne une grâce fragile, fugace, incertaine, où tout peut encore basculer : « De toutes les feuilles qui sont emportées par le vent dans le ciel, il n'y a qu'une seule feuille qui s'arrête pour l'éternité au moment où nous la regardons fixement avec compréhension et sympathie » dit Hou Hsiao Hsien.

PUNCH-DRUNK LOVE

(IVRE D'AMOUR)

Écrit et réalisé par
Paul Thomas ANDERSON
USA 2002 1h35 **VOST**
avec Adam Sandler, Emily Watson, Philip Seymour Hoffman, Luis Guzman…

PRIX DE LA MISE EN SCÈNE
AU FESTIVAL DE CANNES 2002

En compétition à Cannes 2002, *Punch-Drunk love* aurait pu avoir plus que le Prix de la mise en scène, tant il est original, inventif, drôle et son héros aurait bien mérité un prix d'interprétation. Mais si au pays des aveugles les borgnes sont rois, à l'inverse au pays des chefs-d'œuvre, il devient difficile de distribuer des palmes à tous. *Punch-drunk love* n'en demeure pas moins dans le peloton de tête, et démontre une fois de plus que les thèmes les plus éculés, l'amour, par exemple, n'en finissent pas de faire l'objet de variations plus surprenantes les unes que les autres. Quelle merveille, le cinéma !

Depuis qu'il est petit, Barry Egan n'a jamais eu le temps de tomber amoureux. Il est l'unique rejeton mâle d'une couvée de 7 filles qui n'ont cessé de tourner autour de lui comme d'un soleil, de dévorer ses moindres instants de liberté dans une agitation affectueuse et goulue… Pas un moment où l'une après l'autre ne lui téléphone, s'inquiétant de ses airs dépressifs, s'étonnant de son célibat prolongé, lui concoctant des rendez-vous, décidant à sa place… Pourtant, du temps il n'en a guère, dévoré par ses activités professionnelles auxquelles on ne comprend pas grand-chose sinon qu'elles se déroulent dans un immense hangar hyper moderne, dans une zone d'activité de la banlieue de Los Angeles, un de ces coins où les perspectives architecturales et le ballet des véhicules ne favorisent pas le contact. Barry Egan, avec ses airs démodés, décalés, voire un chouia schizophrènes, est, dans son genre une sorte de petit génie, doué d'une formidable capacité d'observation et d'une aptitude à rebondir sur des choses qui à vous et moi sembleraient d'une banalité à pleurer. En parcourant les rayons d'un supermarché, il tombe sur une offre exceptionnelle : une marque de pudding propose des kilomètres gratuits en avion, contre des preuves d'achat. En deux coups de cuiller à pot, Barry Egan fait ses comptes et lui qui n'avait jamais eu le temps de voyager, incapable de résister à une telle affaire, accumule les 12 150 paquets de pudding qui vont lui permettre de gagner deux millions de kilomètres en avion contre un petit investissement de seulement 3000 dollars ! Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que cette histoire va modifier considérablement sa vie.

Cette histoire… mais aussi, dès les premières images, la livraison inattendue d'un harmonium mystérieux, l'apparition d'une jeune femme, joliment bizarre…
« C'est tout simplement la comédie américaine la plus achevée, la plus émouvante, la plus drôle, la mieux écrite, la mieux jouée depuis la grande époque de Woody Allen » écrit S. Blumenfeld dans *Le Monde*. Qui en rajoute une louche sur le talent exceptionnel d'Adam Sandler, qu'il qualifie de « diamant bleu … prodigieux en Barry Egan dépressif gagné peu à peu par les lois de l'amour fou et de l'apesanteur ». Peu connu en France, ce dernier l'est énormément aux USA pour ses talents comiques très personnels. Emily Watson, qui sort ici de ses habituels rôles dramatiques, est craquante et décalée à souhait, la mise en scène est formidable… Une chouette comédie pour se rafraîchir un peu pendant l'été.

PS : pour les oublieux, rappelons que Paul Thomas Anderson, auteur complet de cette superbe comédie, a également réalisé entre autres *There will be blood, Licorice Pizza, Phantom Thread, Boogie nights* et *Magnolia*.

FIFI

Écrit et réalisé par Jeanne ASLAN
et Paul SAINTILLAN
France 2023 1h48
avec Céleste Brunnquell,
Quentin Dolmaire, Ilan Schermann,
Romane Bertrand…

Un moment de grâce dans la vie de Sophie, dite Fifi, c'est sans doute quand elle pédale à vélo, dans les rues de Nancy, seule, loin du huis-clos familial souvent survolté. Dès lors surgissent dans sa tête des musiques enjouées, apaisantes. Un petit sourire en coin, son imposante chevelure au vent, elle jubile, goûte pleinement ces instants de liberté simples, d'une fraîcheur vivifiante.

C'est que Fifi n'a pas grandi dans un cocon doré mais plutôt dans la famille débrouille, j't'embrouille, au sein d'une cité. On ne peut pas dire que ce soit morne plaine dans l'appartement plein comme un œuf. Entre les deux grandes sœurs qui se provoquent en permanence, les crises de pleurs du bébé de la plus grande, le petit frère véritable tête à claques… les ordres des uns, les chamailleries des autres… et la daronne de tout ce beau monde plus larguée que méchante. Ce n'est pas son compagnon, faisant office de beau-père, qui contribue à stabiliser les choses : deux bohèmes réunis, plus faits pour la fête que pour l'éducation des mômes, qui du coup se débrouillent par eux-mêmes. Il faut voir la marmaille s'activer en tous sens pendant les grasses matinées de ces adultes immatures, qui n'assurent pas une cacahuète. Et Fifi n'est pas en reste, bonne pâte qu'elle est, acceptant sans rechigner toutes les tâches qu'on lui assigne, en particulier les courses pour lesquelles elle est souvent obligée de jongler avec le manque d'argent, d'inventer des stratagèmes pour compenser le vide des caisses familiales que les allocs ne suffisent pas à combler.

Et c'est pendant une de ses mornes virées, à la recherche de clopes et de couches pour le nourrisson, qu'elle va croiser l'une de ses anciennes compagnes de classe, Jade, qui gravite dans un univers bien éloigné du sien. Petit pavillon sage et propret, l'harmonie que procure la tranquillité de revenus réguliers. Jade se réjouit de son prochain départ en vacances, et de demander : « Et toi ? Tu pars où ? ». Il y a de la fierté chez Fifi à ne pas dire qu'elle ne va nulle part, alors même qu'on sent bien qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que sa copine l'invite avec l'assentiment de ses parents aisés qui feraient œuvre de piété. Ce serait dans l'ordre social des choses, tous auraient bonne conscience. Mais ça ne se passera pas ainsi et de cette parenthèse rapide Fifi fera son miel, saisissant de façon effrontée l'opportunité (qu'on ne déflorera pas) qui passe à portée de sa main.

Son inconscience, qui aurait pu mal tourner, la fera rencontrer Stéphane, le fils de la famille, étudiant en école de commerce, désabusé, déjà blasé. Rencontre délicatement improbable de deux univers, de deux classes éloignées, loin des convenances, loin des « ça va ? » de circonstance qui n'appellent pas de vraies réponses. Entre ces deux-là naîtra une sorte de gémellité spirituelle, basée sur une absence de jugement salutaire, un refus d'imposer à l'autre quoi que ce soit. En eux, et pour des raisons diamétralement opposées, la même soif, le même besoin de respirer, de trouver enfin sa place, la même quête de calme intérieur. Voilà Fifi admise dans la cour de ce grand qui est de dix ans ou pas loin son aîné. Étrange attelage, qui ne cherche pas à fanfaronner, à se montrer aux autres qui ne comprendraient pas, chercheraient à mettre des mots sur leur relation anti-conventionnelle, à la contraindre dans une case. Rien de cela n'est ouvertement évoqué. Nulle démonstration bavarde, psycho-socio trucmuche. À la façon de Fifi et Stéphane, la caméra reste discrète, leur laisse la place d'exister, sans rien brusquer, sans essayer d'anticiper, de deviner. Progressivement on se prend à faire la même chose et on se sent bien dans cette relation où chacun s'apprivoise sans chercher à dominer, que ne trouble nul bavardage superflu. Très chouette film !

JUNIORS

Hugo THOMAS
France 2022 1h35
avec Ewaw Bourdelles,
Noah Zandouche, Vanessa
Paradis, Alaïs Bertrand…
Scénario de Hugo Thomas
et Jules Lugan

Cet épatant *Juniors* n'est pas un film pour enfants, mais il peut tout à fait être vu à partir de 10 / 12 ans

Voilà un chouette film, inventif et malin, souvent désopilant mais parfois grave et toujours tendre, capable de ce prodige : réunir dans un même rire trois voire quatre générations – pour les mômes qui ont la chance d'avoir des arrière-grands-parents. La génération Alpha (autrement dit née après 2010) s'y retrouvera pile poil tandis que ses aînés plus ou moins vieux auront l'occasion d'avoir enfin une vision juste et marrante de cet être mystérieux et insaisissable, se nourrissant massivement de chips et de Pitch (ces brioches industrielles infâmes, fourrées au chocolat) devant un écran – de moins en moins de télévision, de plus en plus d'ordinateur, ou de smartphone.
Juniors s'inscrit donc dans la riche tradition du teen movie, et c'est un joyeux mélange entre le génial *Les Beaux gosses* de Riad Sattouf (qui révéla un tout jeune Vincent Lacoste pas encore débarrassé de son appareil dentaire) et le très mésestimé *Microbe et Gasoil* de Michel Gondry, formidable film d'aventures à hauteur d'ados. Avec une petite dose de l'esprit d'un parrain en la matière, j'ai nommé François Truffaut et ses *400 Coups*.
Mais *Juniors* affiche une spécificité remarquable : il évoque la jeunesse coincée en milieu rural, celle qui s'emmerde ferme avec les champs et l'orée des bois comme seuls horizons, pas encore sensible à la chance d'habiter en communion avec la nature et rêvant plutôt de plaisirs urbains. Des ados qui, paradoxalement, grâce aux réseaux sociaux, connaissent parfaitement le monde depuis leur village et jouent en réseau à des jeux d'arcanes avec des homologues coréens !

Mais il est temps de présenter nos deux héros : Jordan, quatorze ans, le petit gringalet malin un peu livré à lui-même en raison de l'absence fréquente de sa mère infirmière (le père, lui, est complètement hors champ) et son pote du même âge Patrick, toujours là, toujours d'accord, un peu lourdaud mais il ne faut pas se fier aux apparences. Le truc qui lance le film, c'est que le premier n'aurait jamais dû, sous prétexte qu'il préfère garder pour lui les vingt euros du coiffeur, demander au second de lui couper les cheveux. Patatras, la tondeuse dérape et en résulte une tonsure hideuse qui ne laisse qu'un seul choix à Jordan : se raser complètement la tête. OK, Patrick rase. De cette boule à zéro naît un malentendu : les joueurs en réseau croient que Jordan a le cancer et certains lui donnent quelques euros en ligne. De cette générosité naît dans la tête de Jordan la plus mauvaise idée du monde : prétendre qu'il est effectivement atteint d'un cancer et monter une cagnotte sur internet : « please, help me to live » dit-il face caméra. Tout ça pour acheter une nouvelle console de jeu ! À partir de là tout va s'emballer, la cagnotte a un succès inattendu et tous ses camarades de collège vont croire au cancer de Jordan au point de se raser la tête en témoignage de solidarité. Un petit mensonge entraîne de grosses conséquences qu'on ne peut plus freiner, c'est un ressort narratif super efficace et souvent savoureux, on en a une nouvelle preuve ici.
Comédie hilarante qui se joue des clichés sur l'adolescence, *Juniors* nous plonge, comme on l'annonçait plus haut, dans le monde rarement vu à l'écran de l'adolescence en milieu rural, ses élans, ses espoirs, ses désillusions, ses colères même. L'approche est précise et emporte l'adhésion par son authenticité mais le film s'éloigne du naturalisme grâce à un humour assez ravageur et des trouvailles permanentes dans la description des situations et l'écriture des personnages. Juniors est porté de bout en bout par deux formidables jeunes comédiens débutants qui donnent la réplique à une Vanessa Paradis impeccable en mère célibataire légèrement dépassée mais qui, dans une très belle scène, témoignera de son amour inconditionnel pour son fils.

Avant-premières exceptionnelles les mercredis 16 et 23 août

NINA ET LE SECRET DU HÉRISSON

Film d'animation d'Alain GAGNOL et Jean-Loup FELICIOLI
France / Luxembourg 2023 1h12 VF

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 7 ANS

Nina aime écouter les histoires que lui raconte son père pour s'endormir, celles d'un hérisson qui découvre le monde. Un soir, son père, préoccupé par son travail, ne vient pas lui conter une nouvelle aventure… Heureusement, son meilleur ami Mehdi est là pour l'aider à trouver une solution : et si le trésor caché dans la vieille usine pouvait résoudre tous leurs problèmes ? Commence alors une grande aventure où il faut échapper à la vieille voisine et à son chat Touffu, déjouer les pièges du gardien et embobiner son gros chien… Sans compter le petit hérisson qui mène l'enquête à leurs côtés !

LES GRANDES VACANCES DE COWBOY ET INDIEN

Programme de 2 films d'animation réalisés par Vincent PATAR et Stéphane AUBIER
Belgique / France 2019-2021 Durée totale : 52 mn

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS
Tarif unique : 4 euros

C'est le grand retour de Cowboy et Indien, accompagnés bien sûr de tous leurs acolytes, à commencer par Cheval qu'il ne faut surtout pas oublier parce qu'il est très susceptible… Deux nouvelles aventures pour ce duo qui ne cherche qu'à faire régner la paix et l'harmonie mais dont toutes les initiatives tournent immanquablement à la catastrophe. En selle pour deux fois 26 minutes d'invention débridée et de fantaisie loufoque !
La Foire agricole : à force de travail et d'abnégation, Indien et Cowboy ont brillamment réussi leurs examens scolaires. En récompense, Cheval leur a acheté des tickets VIP pour la Grande Foire Agricole…
Les Grandes vacances : l'école est finie, Indien et Cowboy s'ennuient. Ça rime mais c'est la déprime. Cheval les traîne dans une salle de cinéma poussiéreuse pour voir un formidable vieux film de pirates qui va les sortir de leur torpeur…

OLLIE & COMPAGNIE

Programme de 9 aventures de Anton SETOLA
Belgique 2023 Durée totale 35mn sans paroles

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS
Tarif unique : 4 euros

En plein cœur d'une ville grouillante, existe un havre de paix. C'est un petit parc, fermé et oublié, une véritable oasis au milieu de la jungle urbaine. C'est le pays d'Ollie, le hibou, de Charlie, la grenouille, de Mabel, la cigogne, et de cinq petits oiseaux. Les amis de Ollie y vivent de nombreuses aventures racontées en 9 chapitres et qui traitent, à hauteur d'enfant, des petites (mais essentielles) choses de la vie : la découverte, l'amitié, la solitude…
Sauvons les bulles : Ollie, Mabel & Charlie découvrent des bulles de savon et leur fragilité. **Un goûter super taupe :** Le Goûter d'Ollie perturbé par une petite taupe bien sympathique. **Mabel, toute belle pour son anniversaire :** Ollie et Charlie rivalisent pour offrir à Mabel la plus belle fête. **Chasse à l'Arc-en-ciel :** Ollie et Charlie veulent capturer l'Arc-en-ciel. **Moment de solitude pour Charlie :** Charlie a envie d'un moment à lui pour se distraire mais c'est sans compter sur Ollie et Mabel. **Concert de tonnerre :** Nos trois amis vont transcender la peur par la musique. **Rien ne sert de tricher :** Le trio se lance un défi à la voile. **Pas la forme pour Mabel la cigogne :** Ollie et Charlie aux petits soins pour leur amie. **Nid de miel pour petite coccinelle :** Une petite coccinelle vient s'installer dans l'univers d'Ollie et de ses amis.

Avant-premières exceptionnelles les mercredis 2 et 9 août
La séance du mercredi 2 août sera suivie d'un goûter participatif et d'un atelier récréatif entre ciel et mer à ramener à la maison ! (nombre de places limité, appelez-nous pour réserver)

CAPITAINES !

Un programme de 2 moyens-métrages de Nicolas Hu, Noémi Gruner et Séléna Picque France 2022 52mn

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS
Tarif unique : 4 euros

Comment trouver sa place parmi les autres ? De manière sensible, ces deux films évoquent la difficulté d'intégration de ces petites filles, dont l'une doit dépasser la barrière sociale, l'autre la barrière culturelle.
Moules – Frites : Noée, neuf ans, vient rejoindre sa mère installée depuis peu sur l'île de Benac'h, où elle a trouvé un emploi de serveuse dans un restaurant. Tout juste arrivée, Noée découvre que sur l'île tout le monde se connaît et qu'ils font tous de la voile. Ça l'attire mais sa mère n'a pas les moyens…
Les Astres immobiles : Chenghua, une petite fille pleine d'imagination, doit préparer un exposé sur l'espace avec son meilleur ami Sofian. Mais elle ne parvient pas à trouver le temps nécessaire, car elle est sans cesse sollicitée par ses parents comme traductrice.

LA BALEINE ET L'ESCARGOTE

Film d'animation de Max LANG et Daniel SNADDON
Royaume-Uni 2019 40mn **VF**
D'après le livre de Julia Donaldson et Axel Scheffer

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS
Tarif unique : 4 euros

C'est l'histoire d'une petite escargote de mer débordante d'énergie, et d'une énorme baleine à bosse aux reflets bleu-gris. L'escargote a la bougeotte et rampe sans cesse sur son rocher. Elle contemple la mer, ses reflets, et les bateaux qui s'amarrent aux quais. Et tandis qu'elle les admire, le cœur gros, elle murmure : « La mer est grande et profonde et si vaste est le monde. »
Voici les autres escargots cramponnés à leur rocher noir comme un conduit de cheminée. Ils disent à l'escargote agitée qui sans cesse gigote : « Tiens-toi tranquille ! » De plus belle, la petite escargote gémit, le cœur en compote. Puis elle s'écrie : « J'ai trouvé, hourra ! Quelqu'un d'autre m'emmènera. »
Ce quelqu'un d'autre, ce sera bien sûr une baleine à bosse qui passe dans les parages et qui entraîne l'escargote dans un voyage à travers les océans…

LITTLE NEMO

Film d'animation de William HURTZ et Masami HATA
Japon / États-Unis 1h30 1994 **VF**

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS

Little Nemo est un petit garçon comme les autres : chaque soir, il s'endort d'un sommeil paisible dans son petit lit douillet. Mais cette nuit, le Roi Morphée, maître des rêves, a décidé de l'accueillir dans son royaume de Slumberland : le voici entraîné sur le lit magique pour une extraordinaire aventure au pays des rêves…
À Slumberland, le roi remet à Little Nemo la clé en or qui ouvre toutes les portes enchantées du royaume. Une seule porte lui est absolument interdite : celle des cauchemars. Pourtant, influencé par Flip le mauvais génie, il finit par ouvrir la porte maudite… Heureusement, Little Nemo est courageux et ingénieux. Avec l'aide de la Princesse Camille et d'Icarus l'écureuil, il va devoir surmonter toutes les épreuves pour sauver le royaume en danger…
Adaptation du comics américain créé par Winsor McCay, cette œuvre, contant les aventures du petit Nemo qui voyage à travers ses rêves et se réveille chaque fois en sursaut en tombant de son lit, est aujourd'hui considérée comme une œuvre incontournable du neuvième art. C'est d'ailleurs une source d'inspiration pour de nombreux auteurs, parmi lesquels le dessinateur de BD Jean Giraud (alias Mœbius) qui a d'ailleurs participé au scénario du film.

SUR LA BRANCHE

Marie GAREL-WEISS
France 2023 1h31
avec Daphné Patakia, Benoît Poelvoorde, Agnès Jaoui, Raphaël Quenard…
Scénario de Marie Garel-Weiss, Salvatore Lista, Ferdinand Berville et Benoît Graffin.

Grâce soit rendue à ce film résolument singulier, entre drôlerie loufoque et mélancolie noire, de rendre un si bel hommage à la dinguerie et d'utiliser le fait psychiatrique comme un ressort comique, saisissant ainsi l'occasion d'une réflexion sur les carcans parfois trop rigides de notre prétendue rationalité qui ont tendance à nous emprisonner. Nous côtoyons chaque jour des bipolaires, des schizophrènes légers, dont la pathologie n'est certes pas anodine et peut handicaper leurs relations sociales mais qui révèlent souvent des personnalités étonnantes et riches. Mimi, à peine trente ans, est de celles-là. Placée en institution (la scène d'ouverture avec un garçon qui rêve de planter un couteau à pain dans la tête de sa mère est très drôle), elle collectionne les comportements obsessionnels (ne surtout pas mettre du désordre dans son sac !), s'adresse sans aucun filtre à ses interlocuteurs dont elle ne quitte jamais le regard, mais développe dans le même temps un sens incroyable de l'observation. Bref elle est étrange, elle déstabilise, elle est hors normes, elle est à part…
Convaincue qu'elle est faite pour travailler dans un cabinet d'avocats – sans en avoir ni la formation ni sans doute le minimum de capacités requises –, elle se pointe ni une ni deux à sa sortie de la clinique au cabinet Rousseau et Bloch pour postuler. Autant vous dire qu'elle laisse Claire Bloch (Agnès Jaoui) passablement circonspecte… mais l'avocate va tout de même lui confier une mission que tous ses collaborateurs ne veulent surtout pas assumer : récupérer un dossier important chez un type plus que récalcitrant qui n'est autre que Paul (Benoît Poelvoorde), l'ex-mari et ancien associé de Claire, radié du barreau pour comportements erratiques à répétition, vivant désormais quasi-reclus, dépressif et acariâtre (euphémisme).

Entre ces deux personnalités hors cadre et aussi imprévisibles l'une que l'autre, l'alchimie va miraculeusement opérer et même réveiller chez Paul un nouvel appétit pour sa vocation d'avocat. Surtout quand Mimi le force à s'occuper d'un petit escroc en prison (Raphaël Quenard), accusé d'extorquer de l'argent à celle qu'il prétend être sa vraie famille… Mimi entraîne Paul dans des aventures dont il n'a à priori aucune envie mais qui finalement lui font oublier tous les ennuis causés par l'impéritie chronique dont il a fait preuve dans la conduite de ses affaires passées… Ça lui aère la vie !
Marie Garel-Weiss surfe avec bonheur sur les codes du burlesque, fait exister des personnages attachants à force d'être fêlés – les acteurs sont épatants, mention spéciale à la très singulière Daphné Patakia, découverte en 2017 dans *Djam* de Gatlif – et nous régale de dialogues extrêmement savoureux. Le récit nous fait passer des intérieurs plus ou moins oppressants de la clinique psychiatrique, des cabinets d'avocats ou de la prison au grand air de la côte bretonne et de ses paysages magnifiques – avec cette scène hilarante de repas de famille au bord de la mer, harcelé par les mouettes… Sans rien vous en révéler, la toute fin ajoute une nouvelle dimension à un film décidément étonnant.

LES AVANTAGES DE VOYAGER EN TRAIN

Aritz MORENO
Espagne / France 2023 1h45 **VOSTF**
avec Luis Tosar, Pilar Castro,
Ernesto Alterio…
Adapté du roman d'Antonio Orejudo
De l'avantage de voyager en train

PRIX FEROZ DE LA MEILLEURE COMÉDIE 2020 (l'équivalent des Golden Globes en Espagne)

Petit avertissement en guise de préambule : « vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance ! » car autant le dire, ce film au titre fait pour piquer la curiosité (et on ne saurait que trop vous conseiller de vous y laisser aller !) n'est ni d'un accès facile et confortable à regarder, ni consensuel. C'est une comédie noire provocante et surréaliste, comme l'on n'en voit plus que très peu de nos jours, qui nous vient tout droit d'Espagne, et n'est pas sans rappeler les débuts de Pedro Almodovar dans son art de mêler la provocation et le désir, ou encore certaines comédies italiennes des années 70.

Dans le train qui la ramène à Madrid, Helga, éditrice toujours à la recherche de bonnes histoires à publier, se retrouve assise en face du docteur Angel Sanagustin, totalement ouvert à lui raconter des histoires de ses patients, et lui faire part d'expériences toutes plus fascinantes, obsédantes et sordides les unes que les autres. Cette rencontre inattendue bouleverse complètement Helga et la plonge dans une sorte de profonde introspection.
Et pour le spectateur aussi commence une traversée fantastique, à la fois des genres cinématographiques et des récits sur la folie qui s'éloigne de plus en plus de l'ordinaire pour nous amener vers le continent de l'inquiétante étrangeté, où la frontière entre réalité et « rêverie » (ou cauchemar…) s'estompe complètement.
Comédie, oui, mais somme toute assez cruelle dont le récit gigogne va du complotisme au réseau pédopornographique, en passant par le trafic d'organes, le snuff-movie ou encore le sado-masochisme, pour nous décrire cet esprit labyrinthique digne d'une psychose schizophrénique à tendance paranoïaque, ne serait-ce que pour le délire !

Les avantages de voyager en train est le premier long métrage du réalisateur Aritz Moreno, et le moins que l'on puisse en dire c'est que c'est un premier coup réussi. Qu'on l'aime ou pas, ce film ne laissera personne indifférent, vous pouvez nous croire sur parole ! Le réalisateur a pris le parti de foncer à très grande vitesse dans la direction diamétralement opposée au sens commun, ou plus exactement, il s'efforce tout au long du film d'explorer toutes les autres directions sauf celle-là (ce qui, au final, la met d'autant mieux en valeur !). Et Moreno de nous expliquer pourquoi il a choisi la comédie pour aborder certains sujets aussi délicats que la maladie mentale : « Je pense que la comédie vous donne l'opportunité de traiter de sujets graves et sérieux tout en vous laissant la liberté de choisir la forme, que ce soit une satire, une critique ou une défiguration de la réalité… La comédie permet d'aller plus loin qu'une représentation réaliste ou dramatique de n'importe quel sujet. » Il se dégage de ce tourbillon verbal et narratif une énergie folle transformant la linéarité en un enchevêtrement d'histoires que le génie d'Aritz Moreno non seulement arrive à faire tenir, mais surtout y parvient brillamment. Politiquement incorrectes, parfois juste totalement méchantes, ces histoires délicieusement tordues sont certaines de réveiller tout le monde. Et s'il y a déjà beaucoup de points forts dans ce film, on se souviendra particulièrement de la réplique d'ouverture de celui-ci, sans doute la meilleure de l'année : « Imaginez une femme qui revient chez elle et surprend son mari en train d'inspecter sa merde avec un bâton de glace esquimau ». Ou pas…
Intelligemment adapté du roman *De l'avantage de voyager en train* d'Antonio Orejudo, le livre cherchait déjà à mettre sur la sellette l'énigme de l'âme humaine dans une odyssée ferroviaire qualifiée par son auteur d'« antihumaniste » où l'ignominie est transcendée par un comique de l'énormité, et l'éternelle question de la frontière entre réalité et fiction ne se pose plus. Pas vraiment un roman de gare comme on dit… alors en voiture mesdames et messieurs, le train va partir !

CHIEN DE LA CASSE

Jean-Baptiste DURAND
France 2023 1h33
avec Anthony Bajon Raphaël Quenard, Galatea Bellugi, Bernard Blancan…
Scénario de Jean-Baptiste Durand, Nicolas Fleureau et Emma Benestan

Chien de la casse est un film très ancré géographiquement. Ça se passe dans un petit village de l'Hérault. Un village de pierre avec son église romane et sa petite place pas loin. Plutôt joli, ce village, perché dans sa garrigue, mais franchement ce n'est pas qu'il soit joli qui nous intéresse ici. On y suit des loulous en jogging baskets qui zonent, pas moins qu'en banlieue : sur le banc de la petite place, le jour comme la nuit, les conversations, les joints, la bière, les blagues et l'ennui. On y suit leurs errances, leurs rituels et leurs coups de pied dans le vide. Une jeunesse de campagne qu'on connaît peu, qu'on voit peu, ni paysanne, ni ouvrière, ni néorurale, qui ne correspond à aucune famille sociologique prédéfinie. Ici, en cas de coup dur, on vient trouver conseil auprès du ciel de l'infinie garrigue, parfois aussi auprès du dealer en chef. Car le dealer en haut de la chaîne, lui non plus ne correspond pas tout à fait à l'image habituelle qu'on s'en fait : il vit près de la mer, prodigue au son des mouettes de sages conseils d'ami et partage ses inquiétudes quant au manque d'appétit de son pote le chat.

Ainsi le film emprunte au sous-genre du film de lascars un certain nombre de motifs, mais ne ressemble pour sûr à aucun autre : on y traîne en bande, on joue à Fifa sur la play, on s'embrouille et on écoute du rap… mais pas que. On aime aussi écouter du piano, pâtisser des zézettes pour la voisine, lire de la littérature et citer Montaigne.

Au cœur du film, deux personnages liés par la puissance de l'amitié. Une amitié presque fraternelle. Indéfectible et profonde, mais pas toujours bienveillante, nourrie de tout ce que la fraternité peut receler d'ambivalence. Mirales et Dog sont deux gars qui voudraient être des hommes, mais qui sont encore coincés dans une sorte d'adolescence, pour l'un dans un idéal absolu et orgueilleux, pour l'autre dans la torpeur caractéristique de cette période. Si le second est taiseux, le premier déploie une verve aussi incisive que savoureuse, aussi prosaïque que philosophe.

Amis depuis l'enfance, l'arrivée d'Elsa dans la vie de Dog va mettre au grand jour le rapport de force constant dans lequel ils sont enfermés. Se rejoue alors entre eux une petite dialectique du maître et de l'esclave où on ne sait plus exactement qui a le plus besoin de l'autre pour exister, même si l'on voit parfaitement qui domine qui.

Grâce à l'écriture de personnages complexes qui abolissent à eux seuls les circonscriptions habituelles des cultures de classes, le film gifle un certains nombres d'idées reçues. Néanmoins la hiérarchie des cultures demeure et Mirales est pris dans une dualité permanente. Se sentant à la fois tout à son aise et étriqué au village, il déploie son intelligence et sa frustration en phrases assassines. Prêt à exploser, tout en dedans, comme en témoigne cette scène emblématique au restaurant, avec tout ce que le repas symbolise et cristallise comme culture de classe.
À croire qu'il voudrait parfois (re)faire l'éducation de son ami de toujours comme il s'attache à faire au quotidien celle de son cher Malabar, son chien.

Servi par un duo d'acteurs époustouflants, le film est rythmé par des dialogues au cordeau où l'humour et les traits d'esprit fusent, bouffées d'air lumineuses et salutaires. Et à l'image des lumières multiples qui composent le film dans des contrastes forts et une alternance vive, Jean-Baptiste Durand travaille et charge le dialogue de sa force si bien qu'à travers le personnage de Mirales notamment, le verbe martyrise ou colore le monde dans toute sa puissance ; mais, assurément il n'en finit pas de l'éclairer. (La poésie comme le rap le savent bien).

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS

Écrit et réalisé par Fyzal BOULIFA
Maroc / France 2022 1h50 **VOSTF**
avec Aïcha Tebbae, Abdellah
El Hajjouji, Antoine Reinartz…

FILM DÉCOUVERT
LORS DU FIFIB 2022

Comme *Le Bleu du caftan*, comme *Joyland, Les Damnés ne pleurent pas* s'inscrit clairement dans cette lignée de films qui font un vrai pas en avant dans la manière d'interroger et de dépeindre la situation des individus queer dans les pays majoritairement islamiques. Et au-delà de ce sujet, le film se préoccupe fortement du sujet du travail sexuel comme une trajectoire professionnelle forcée, mais ne l'emballe jamais dans un sentiment d'auto-apitoiement misérabiliste : dans le contexte encore austèrement traditionnel du Maroc urbain contemporain, c'est tout simplement une réalité de la vie, pour les personnages de prolétaires auxquels s'intéresse Boulifa.

Bien que Fatima-Zahra et son fils grand adolescent Selim (joués par Aïcha Tebbae et Abdellah El Hajjouji, tous deux excellents dans cette première expérience à l'écran) soient liés par le sang, et souvent par la sécurité temporaire d'un même toit au-dessus de leur tête, leur relation est de l'ordre de la codépendance, dont ils ne peuvent s'extirper. Fatima-Zahra est depuis longtemps une travailleuse du sexe à Casablanca, mais après quelques coups durs pour elle et son fils, ils se lancent dans une nouvelle vie à Tanger, Selim ayant à présent l'âge de gagner sa vie. Sébastien (Antoine Reinartz), un gentil hôtelier expat, embauche Selim, d'abord pour des travaux de rénovation, puis pour autre chose, après quoi le garçon acquiert le statut hybride de domestique-concubin…
Fatima-Zahra se fait courtiser par un conducteur de bus initialement affable, Moustapha, qui l'a faite passer en ferry avec son fils de Casablanca à Tanger et propose gentiment qu'ils restent en contact. Sauf que cette façade placide – qui promet enfin une certaine stabilité domestique – masque un côté autoritaire, exacerbé par l'élan misogyne qui se manifeste dans l'éventail de relations bigames qu'il entretient.
Sur le papier, Boulifa, qui s'avoue influencé par Pasolini et Fassbinder, pourrait être accusé d'immerger ses personnages dans le désespoir, de les harnacher, en scénariste astucieusement manipulateur, avec des obstacles dramaturgiques qui n'en finissent plus. Et pourtant, ce n'est pas le cas. La clef est dans le titre : les damnés ne pleurent pas. La vie, la préservation de soi et l'empathie que le meilleur cinéma peut offrir continuent, et les larmes sèchent toutes seules, comme dans la chanson d'Amy Winehouse.
(D. Katz, *cineuropa.org)*

YAMABUKI

Chang-su, un émigré coréen dont le rêve est de pouvoir se remettre à l'équitation, sa passion, éponge les dettes de son père en travaillant dans une mine et ne s'autorise pas à être pleinement heureux avec sa nouvelle famille. Des gangsters violents qui ne font confiance à personne (et ils ont bien raison) cherchent à se répartir une grosse somme d'argent. Un père policier cherche désespérément quelqu'un pour aller marcher avec lui dans la montagne. Minami raconte pleine d'espoir sa nouvelle vie avec sa fille loin de son ancien mari à son amie serveuse dans les bas fonds de la ville.

Au sujet de la multiplicité des récits dans le film, les cinéastes Ina Sehezzi et Maria Reggiani écrivent très justement pour l'ACID : « […] le réalisateur associe avec une douceur rugueuse des éléments qui n'ont, en apparence, rien à voir les uns avec les autres. Tel un filet d'eau descendant de la montagne, qui se transforme en rencontrant sur son chemin cabossé d'autres rigoles ou qui s'infiltre dans les plis de la terre pour donner naissance aux plantes, la narration fait émerger de ses coulures des histoires et des personnages qui se lient par un coup (en apparence hasardeux) du destin. Leurs mouvements plongent notre regard dans les profondeurs de l'âme humaine et mettent en lumière, délicatement et sans juger, ce qui nous unit (ou nous différencie) : la famille, le deuil, l'amour, le manque ou le trop plein d'argent, l'engagement, la culpabilité, la lâcheté, l'exploitation, l'identité… »

Yamabuki est à la fois d'une simplicité et d'une complexité déconcertantes. Le récit est prenant, l'image, comme empreinte de nostalgie, lui donne une valeur intemporelle. La musique, composée au piano-jouet, ajoute une profondeur étrange et mystique. L'interprétation parfaite et l'écriture précise de chaque personnage confortent la justesse du film. Tout dans la forme est parfaitement et intelligemment maîtrisé pour aboutir à une œuvre intensément poétique mais qui arrive à ne pas tomber dans la symbolique. On peut à nouveau citer ici I. Sehezzi et M. Reggiani : « La matière filmique est matière poétique. Le beau grain du 16 mm nous fait regarder le film comme à travers un voile qui abolirait le temps. La lumière et l'ombre, le végétal et le minéral se confrontent et révèlent les aspérités d'un territoire et d'une société. Yamabuki est un acte de résistance cinématographique contre le bruit du monde et, à l'instar de la fleur, un éclat qui n'a pas besoin du soleil pour briller. »
Avec *Yamabuki*, Juichiro Yamasaki s'affirme comme un des cinéastes les plus inventifs et créatifs du cinéma japonais actuel et on sort de la salle avec une seule envie : découvrir ses deux premiers films, inédits en France.

YANNICK

Écrit et réalisé par Quentin DUPIEUX
France 2023 1h10
avec Raphaël Quenard, Blanche Gardin, Pio Marmaï, Agnès Hurstel, Sébastien Chassagne…

C'est la sortie surprise de l'été, le film qu'on n'attendait pas, signé de l'homme qui filme plus vite que son ombre, autrement dit Quentin Dupieux, déjà coupable de deux films l'an dernier *(Incroyable mais vrai* et *Fumer fait tousser)* et qu'on pensait uniquement concentré sur son *Daaaaaali !* (annoncé d'abord pour le 1er novembre et désormais décalé à début 2024), faux biopic forcément loufoque consacré au géniaaaaaal peintre catalan, incarné par six acteurs différents dont Jonathan Cohen, Édouard Baer, Pio Marmaï, Gilles Lellouche… ça promet !

Mais Dupieux a décidé de chambouler son calendrier en même temps que le nôtre, et voilà donc que débarque le totalement imprévu *Yannick*, qui va faire se gondoler notre été. On ne va pas s'en plaindre, ni se priver de le programmer, même si on n'a pas pu le voir : le film n'est même pas terminé au moment du bouclage de cette gazette !
On n'a quasiment aucune info sur *Yannick*, sinon un ultra bref synopsis dévoilé par son distributeur : en pleine représentation de la pièce *Le Cocu*, un parfait exemple de très mauvais théâtre de boulevard, Yannick se lève et interrompt le spectacle pour reprendre la soirée en main… C'est laconique, et intrigant.

On sait que le Yannick du titre, c'est Raphaël Quenard, comédien aussi singulier que talentueux qui est en train d'exploser : on peut le voir, formidable, dans le très bon *Chien de la casse* ce mois-ci.
Autour de lui il y a Pio Marmaï, Blanche Gardin… mais dans quels rôles ?
On peut penser que toute l'action – resserrée, Dupieux est le roi des films de moins d'une heure et demie – se déroule dans une salle de théâtre à l'italienne, velours rouge et atmosphère feutrée, et ça renvoie à l'un des films les plus réussis de Dupieux, *Au poste*, qui utilisait à merveille le décor unique d'un commissariat de police à la Maigret.

LES HERBES SÈCHES

Nuri Bilge CEYLAN
Turquie 2023 3h18 **VOSTF**
avec Deniz Celiloğlu, Merve Dizdar, Musab Ekici, Ece Bagci…
Scénario de Ebru Ceylan, Akin Aksu et Nuri Bilge Ceylan

FESTIVAL DE CANNES 2023 : PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE POUR MERVE DIZDAR

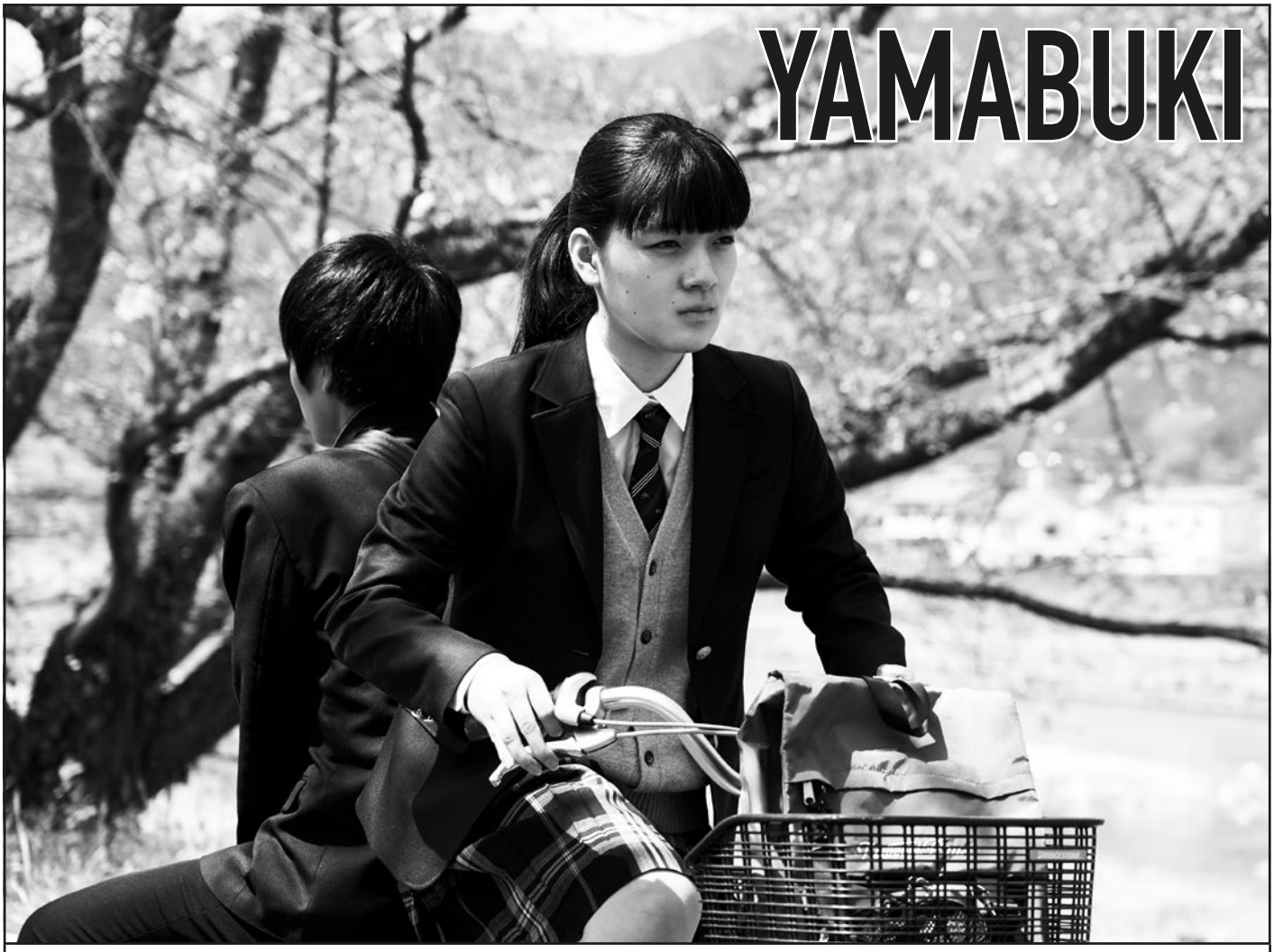
C'est un écran presque entièrement blanc qui ouvre le film et nous plonge dans un paysage recouvert de neige, au cœur de l'hiver d'Anatolie orientale. Au centre du plan s'avance Samet, sac de voyage sur le dos, de retour pour une nouvelle année d'enseignement dans le collège d'un petit bourg reculé. Autour de ce professeur venu de la ville et par le récit de ses relations avec son collègue natif du coin Kenan et de leur troublante amie commune Nuray (magnifique personnage féminin, pas si fréquent dans les films de Ceylan), va se déployer – tel un grand roman dostoïevskien, un peu plus de trois heures durant – un film d'une densité absolument prodigieuse. Ceylan est sans conteste un des plus grands cinéastes de l'exploration des incertitudes morales, des ambiguïtés fondamentales de l'être. Avec *Les Herbes sèches*, il repousse encore un peu les limites d'une expérience qui semblait déjà atteindre des sommets dans son précédent film, *Le Poirier sauvage*. C'est que Samet, Kenan et Nuray sont des personnages d'une richesse que l'on n'épuisera jamais. En apprenant à les connaître, nous n'allons cesser de changer d'avis sur eux à mesure que le film avance et que l'on perçoit tantôt leur bonté, tantôt leurs fêlures. Jamais Ceylan ne nous pousse à les aimer ou à les condamner : il nous les donne dans leur plus inéluctable entièreté. Si bien qu'à chaque fois que l'on croit saisir le chemin que le film emprunte, notre perception est immédiatement dépassée par un axe, pourtant sous nos yeux, que nous avions complètement sous-estimé. Cet art du contrepoint, que Ceylan manie comme personne, est la clef d'une œuvre magistrale, capable de bouleverser nos convictions les plus intimes et de provoquer en nous le vertige d'avoir été mené au bord du gouffre de complexité qu'est l'humanité.

Samet n'est pas à sa place et aborde la rentrée avec l'espoir de pouvoir obtenir sa mutation à Istanbul à la fin de l'année. Voilà quatre ans qu'il sert dans cette province éloignée où il a appris à tisser des relations avec les habitants du cru. Son retour donne lieu à un tour d'horizon des personnalités locales, de son ami commissaire très frontal à celui qu'il aimerait soulager d'incessants problèmes d'argent. Et puis il y a son collègue Kenan, avec qui il partage le logement de fonction, investi dans la vie locale, convoitant le poste de proviseur qui lui a récemment échappé de peu. Samet a pour lui du respect, plus que pour certains autres confrères dont il souffre d'entendre les mesquineries en salle des professeurs. Alors Samet s'est installé un petit bureau de fortune dans un local technique exigu du collège. C'est le début de l'année et on ne sait pas si Samet a du mal à s'y mettre ou s'il n'est déjà plus vraiment là. Si bien que lorsqu'il rencontre Nuray, une universitaire militante qui a perdu une jambe dans un attentat, il écarte intérieurement la possibilité d'une relation amoureuse et la présente à Kenan. Le trio est formé et le détachement, souvent amer, de Samet va se rompre à l'occasion d'un tout petit phénomène. Un jour, le proviseur et son adjointe débarquent dans sa classe pour fouiller les affaires des élèves avec l'intention de faire respecter le règlement intérieur. L'adjointe trouve une lettre dans le sac de la jeune Sevim, une gamine vive et maligne que Samet apprécie. L'adjointe la lit discrètement et, gênée, n'en dit rien. Samet la récupère : c'est une lettre d'amour écrite par une fille de onze ans et elle va littéralement bouleverser sa vie…

LA GAZETTE
Cinéma garanti sans 3D
UTOPIA
CINEMAS
ignoti nulla cupido

5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ARRÊT ST ELOI • 04 67 52 32 00 • WWW.CINEMAS-UTOPIA.ORG

YAMABUKI



Écrit et réalisé par Juichiro YAMASAKI
Japon 2023 1h37 **VOSTF**
avec Kang Yoon-soo, Kilala Inori, Yohta Kawase, Misa Wada, Masaki Miura…

SÉLECTION ACID,
FESTIVAL DE CANNES 2023

Yamabuki, c'est le prénom d'une jeune fille solitaire mais révoltée qui s'est construite à sa manière. Entre l'absence d'une mère décédée, la présence lacunaire d'un père flic pas méchant mais assez peu attentionné, les prévenances d'un petit ami amoureux mais paumé et l'engagement dans un militantisme mutique, la lycéenne semble mener seule sa barque.
Mais le nom « yamabuki » évoque également des petites fleurs jaunes, symboles du changement de saison dans la culture japonaise. Elles constituent un motif récurrent du film qui annonce dès le titre sa poésie et sa douceur.
On retrouve cette pluralité de sens dans le récit, puisqu'on y suit plusieurs histoires qui s'emmêlent et s'entrelacent à mesure que le film avance. Ainsi dans la ville de Maniwa les vies se croisent – mais ne se mélangent pas toujours.